

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

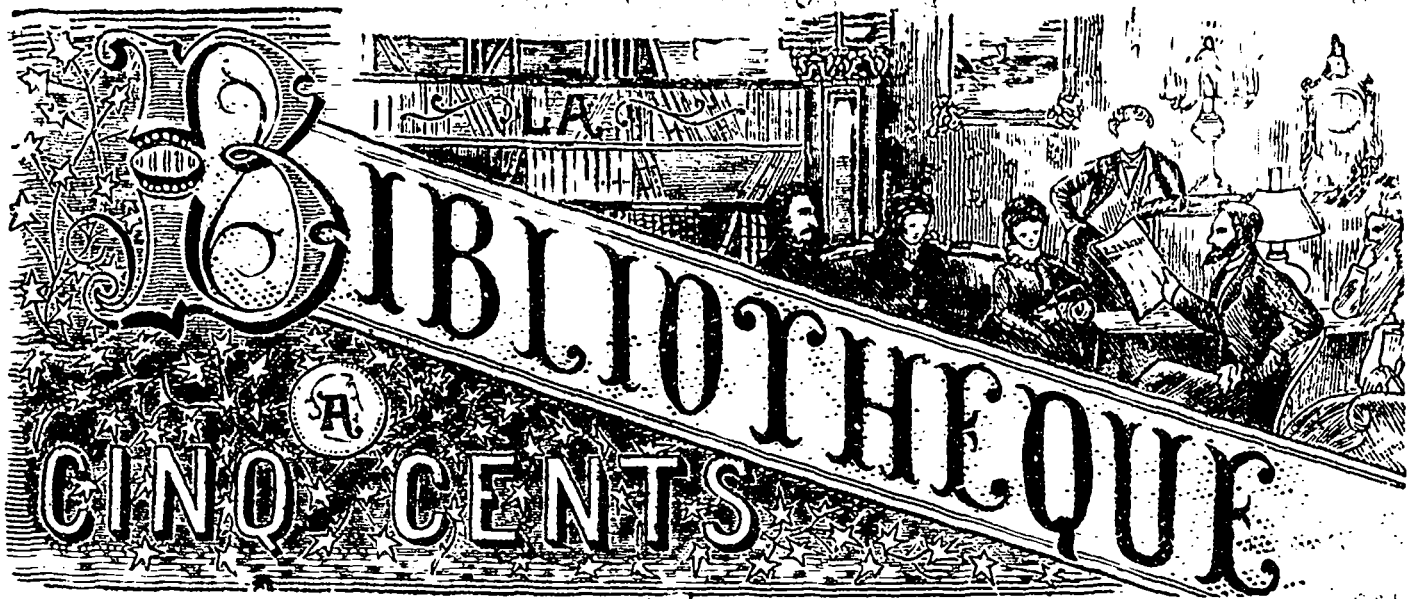
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue-Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 17 FEVRIER 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 20

LA FOLLE



LA FOLLE

(L'épisode qui précède a pour titre *La mort de Pierre Duvernay*.)

I

NOUVELLES FIGURES.

Dès le lendemain matin, Jeanne et Jenny vinrent chercher Charlotte.

Les deux sœurs jumelles se montrèrent si délicatement affables, si respectueusement charmantes envers madame Duvernay, que celle-ci, tout aussitôt séduite, ne tarda pas à leur dire avec un cordial élan de reconnaissance :

—Ah ! je le sens là, vous êtes les envoyées du ciel ! Charlotte va trouver en vous deux sœurs, et moi, si vous le voulez bien, deux autres filles !

—Madame,—répliqua Jeanne,—nous avons eu déjà deux mères, l'une qui nous a mises au monde, l'autre qui nous a élevées ; elles sont mortes toutes les deux. Vous les remplacez auprès de nous.

—C'est cela !—ajouta Jenny non moins attendrie que sa sœur,—c'est bien cela, madame, vous serez notre troisième mère !

Pour toute réponse, Henriette leur ouvrit ses bras.

En ce moment, Henri paraissait sur le seuil.

A l'aspect des deux jeunes étrangères, il eut un brusque mouvement de surprise, puis demeura immobile et les regardant tour à tour, comme sous le charme de leurs grâces touchantes et de leur pareille beauté.

Charlotte, durant ce temps-là, présentait son frère à ses amies, ses amies à son frère.

—Monsieur Henri Duvernay... Mesdemoiselles Jeanne et Jenny Roquebert.

Le jeune homme, en son propre nom, balbutia quelques mots de remerciement.

Tout à coup, au son de sa voix, Jeanne laissa échapper un cri de joyeuse surprise.

—Ah !—fit-il aussitôt,—je ne me trompais donc pas... c'était bien vous !

—Oui,—répondit Jeanne,—oui, monsieur, moi qui suis heureuse de vous retrouver enfin et de pouvoir, en présence de votre mère, de votre sœur et de la mienne, vous témoigner toute ma reconnaissance de votre généreux secours.

—De quoi donc s'agit-il ?—questionnèrent simultanément madame Duvernay, Charlotte et Jenny.

—Une bagatelle,—fit Henri,—et qui ne mérite vraiment pas qu'on en parle. Il y a de cela quelque temps, vers la nuit, mademoiselle se trouvait obsédée, menacée par un audacieux... j'eus le bonheur de passer en ce moment, et de le contraindre à s'éloigner... voilà tout.

—En effet,—ajouta Jenny,—je me souviens encore de ton émotion et des termes dans lesquels tu me racontas ce qui venait de t'arriver. Je crois que monsieur Henri veut par trop rapetisser sa belle action.

—Mais,—observa madame Duvernay,—quel était donc l'auteur de ce guet-apens ?

—Nous l'ignorons complètement, madame,—répliqua Jeanne,—et comme, depuis ce soir-là, ni ma sœur ni moi nous ne sommes plus sorties seules, rien de semblable ne s'est renouvelé. Du reste, nous avons de nombreux et dévoués parrains ; à la suite de cette étrange attaque, ils ont plus étroitement veillé sur leurs filleules.

—Et vous ne savez rien de plus au sujet de ces misérables ?—demanda Henri,—vous ne soupçonnez rien, absolument rien ?

—Rien absolument,—répondirent les deux jumelles avec un tel accent de sincérité qu'il était impossible de ne pas les croire.

—Fort heureusement,—conclut Henriette,—vous avez maintenant votre père pour vous défendre...

—Et mon frère donc !—se récria Charlotte,—il me semble que c'est un défenseur qu'on ne doit pas oublier... un défenseur qui a fait ses preuves, et qui recommencerait avec plaisir au besoin... n'est-ce pas, Henri ?

—Assurément,—balbutia-t-il en rougissant quelque peu,—ces demoiselles peuvent compter sur mon dévouement... je m'estimerais trop heureux...

—Pour ma part,—interrompit Jeanne, dont le visage s'em-pourprait vivement,—jamais je n'oublierai le service que vous m'avez rendu, monsieur Henri... encore une fois, merci !

—Si nous partions ?—proposèrent en même temps Charlotte et Jenny.

On appela le vieux Grégoire, qui déclara que tout était prêt, y compris lui-même.

En quelque lieu qu'allât sa maîtresse, quels que fussent son état de fortune et sa destinée, ce digne serviteur était résolu à la suivre, et cela sans une question, sans une observation, comme la chose la plus naturelle du monde.

Il y avait quelque chose de touchant dans cette muette abnégation, dans ce dévouement à toute épreuve.

Au moment où l'on se disposait à sortir, la sonnette retentit tout à coup.

Grégoire alla ouvrir.

C'étaient le fils et la fille de Guillaume Duvernay.

Après la première joie du triomphe, après les avertissements providentiels qui soudainement étaient venus l'interrompre, après un entretien secret avec le vicomte Gaëtan de Moréas, —entretien dont nous reparlerons plus tard,—le meurtrier s'était senti des inquiétudes, presque des remords.

Pour jouir en paix de cette fortune acquise au prix du sang, pour faire accepter sa nouvelle position par le monde, il avait compris que, n'importe par quel moyen, il fallait que les enfants, que la compagne de son frère, eussent au moins une petite part dans les millions gagnés par son industrie, par son travail, et, ne pouvant les contraindre lui-même à recevoir cette compensation nécessaire, il avait espéré que ses enfants réussiraient peut-être mieux dans cette difficile tâche, dans cette mission délicate.

N'avaient-ils pas été élevés avec Charlotte et Henri ! N'étaient-ils pas pour eux une cousine, un cousin, auxquels ils n'avaient rien à reprocher, pour les avances desquels ils ne devaient ressentir aucune espèce de répugnance !

Tel était donc le motif de cette démarche, de cette visite inattendue.

Isidore Duvernay, le fils de Guillaume, était un petit jeune homme très brun, très sec et très nerveux. Son oeil vif, sa lèvre sensuelle, annonçaient un tempérament plein d'appétits, un caractère plein d'ambitions, mais auxquels ne répondaient ni la physionomie, un peu naïve, ni le front dépourvu d'intelligence.

La sœur d'Isidore se nommait Germaine ; elle ne lui ressemblait nullement. C'était une belle et vaillante jeune fille, aux attaches peut-être un peu villageoises, aux allures un peu gauches, mais aux grands yeux intelligents, à la magnifique chevelure noire dans laquelle s'allumaient parfois comme des reflets bleuâtres. Son teint avait cette brune et mâte transparence des madones de l'école vénitienne ; ses lèvres, légèrement charnues, étaient tellement vermeilles que, sans l'admirable régularité de son profil marmoréen, on eût pu la soupçonner d'avoir dans les veines quelques gouttes de sang mulâtre.

Elle aimait son élégant et beau cousin, mais sans que jamais personne en eût reçu l'aveu, peut-être même sans se l'avouer à elle-même. C'était un de ces amours d'enfance avec lesquels on grandit, avec lesquels on meurt, soit qu'ils deviennent une réalité, soit qu'ils restent à l'état de rêve. Toute petite fille, elle ne voulait jouer qu'avec son grand cousin Henri. Plus tard, à chaque congé, à chaque vacance, elle demandait bien vite si Henri était là ; elle ne le voyait s'éloigner qu'à regret et, dès qu'il n'était plus là, elle devenait triste.

Mais revenons à la visite qu'elle faisait ce matin-là, en compagnie de son frère.

A l'aspect des enfants de Guillaume, Henriette, tout en ramenant les siens vers elle, avait fait un pas en arrière.

Germaine parut à peine s'apercevoir de ce froid accueil, et continuant de s'avancer vers celle qui semblait la fuir :

—Ne voulez-vous donc plus me permettre de vous embrasser, ma tante ?

Henriette pensa sans doute qu'il serait injuste, qu'il serait cruel, de rendre cette innocente enfant responsable de son père, et, bien que silencieusement, elle la laissa faire.

—Bonjour, Charlotte !—reprit Germaine,—j'espère que tu ne m'aimes pas moins que par le passé... mais ce dont je te répons, moi, c'est que je t'aime encore davantage !

Puis, après une franche accolade cordialement rendue, la fille de Guillaume se retourna vers Henri, et les yeux baissés, toute frémissante :

—N'aurez-vous donc pas un mot de bienvenue pour moi, mon cousin ?—dit-elle.

Et elle lui tendit la main.

Cette main, le jeune homme la prit et la serra comme il eût fait de celle d'un camarade.

Après quoi, remarquant la subite rougeur de la jeune fille :

—Il paraît que ça va toujours bien, Germaine... mes sincères compliments !

Evidemment, pour les uns comme pour les autres, la situation devenait des plus embarrassantes.

Isidore avait suivi pas à pas sa sœur, agissant tour à tour avec chacun comme elle venait d'agir elle-même.

Au milieu du silence glacial qui suivit cette double manœuvre, il perdit le premier contenance, et cherchant à reprendre son aplomb :

—Est-ce que nous ne vous dérangeons pas ?—balbutia-t-il,

—Il me semble que vous alliez sortir...

—Effectivement,—répliqua madame Duvernay, à qui la voix du fils venait de rappeler celle du père,—mais comme je désirerais vous éviter un second dérangement, veuillez, je vous prie, nous expliquer en quelques mots ce qui vous amène... j'attends !

Isidore, à qui s'adressait plus directement cette question, ne parvint à murmurer que quelques lambeaux de phrases inintelligibles, tout en tourmentant le dossier d'une chaise sur laquelle il n'osait s'asseoir. Henriette et ses enfants restaient debout.

Germaine prit parole.

—Ma tante,—dit-elle avec une dignité respectueuse, avec une vraie tendresse,—nous ignorons ce qui a pu se passer entre notre père et vous... tout ce que nous savons, c'est que nous étions pauvres hier encore, et qu'hier encore nous vivions de vos bienfaits... il paraît qu'aujourd'hui c'est nous qui sommes les riches, et nous avons peut-être le droit de venir vous dire : Ne refusez pas de partager avec nous, chacun son tour !

—Germaine,—répondit madame Duvernay,—cette démarche vous honore tous les deux... vous êtes une brave fille... mais, croyez-moi, n'insistez pas davantage. Il faut qu'entre nous il n'y ait plus rien de commun... je le regrette quant à vous, ma bonne Germaine... mais il le faut !

Dans ces paroles, il y avait évidemment une résolution irrévocable.

—Quoi !—fit Germaine avec une désolation profonde,—eh ! quoi... vous ne voulez pas même de notre amitié !

Henriette alla vers elle, lui prit la tête à deux mains, et, laissant sur son front deux vrais baisers de mère, mais en lui disant de façon à faire comprendre que ce seraient les deux derniers :

—Adieu, mon enfant !... Adieu pour jamais !

Il n'y avait plus qu'à se retirer.

—Adieu donc, ma tante !... Adieu, Charlotte !... Adieu, Henri !

Et, comme elle craignait d'avoir mis dans ce dernier nom trop de regret, trop de douleur, elle s'empressa de sortir.

Son frère la suivit ; Henri crut devoir les reconduire.

—Cousin,—lui dit tout bas Isidore,—je voudrais te parler en mon particulier, mais à toi seul... puis-je revenir dans un instant ?

—Reviens,—répliqua Henri sur le même ton.—Je t'attendrai.

Presqu'au même instant, madame Henriette et les trois jeunes filles s'éloignaient à leur tour.

Resté seul, Henri s'approcha d'une fenêtre donnant sur la rue ; il écarta quelque peu le rideau.

En face, sur le trottoir, Jenny donnait le bras à madame Duvernay.

Derrière elles, marchaient Jeanne et Charlotte. —

Celle-ci, comme devinant la présence de son frère, adressa vers la fenêtre un geste amical.

Jeanne aussi s'était retournée, montrant à demi son charmant visage.

—Quelle ravissante jeune fille !—murmura-t-il, étonné de se sentir aussi étrangement ému.

En ce moment, tandis que son regard s'efforçait de ne point encore la perdre de vue, il aperçut à quelques pas de là, sur l'autre trottoir, Germaine qui remontait en voiture.

Elle aussi, elle regardait vers la fenêtre.

Henri laissa retomber le rideau.

La sonnette venait d'annoncer un nouveau visiteur.

C'était un jeune homme appartenant à la race de ceux qu'on a tour à tour appelés petits-maîtres, incroyables, mirlifloirs, fashionables, lions, gandins.

Chez celui-ci, le type israélite sautait aux yeux.

—Bonjour, Isaac !—lui dit le jeune Duvernay,—je vous remercie d'être venu aussitôt après la réception de ma lettre.

—Aussi vif en affaires qu'au plaisir !—répliqua le jeune Hébreu, tout en jouant avec sa badine à pomme d'or,—comment... mon pauvre ami... te voilà ruiné ! Crois que je prends bien part...

—Peux-tu m'acheter en bloc tout ce qui se trouve ici ?—interrompit Henri.

—Pourquoi pas ! c'est mon métier...

—D'abord, combien dois-tu ?

—Vingt-cinq mille francs.

—Bigre !

Le jeune spéculateur fit la grimace.

—Crains-tu donc de ne pouvoir me donner cette somme ?—questionna Henri, non sans une certaine inquiétude.

—Je ne me prononce pas encore,—reprit Isaac,—le mobilier est très-cossu... énormément de bibelots... quelques toiles de maître... un tilbury tout neuf sous la remise et deux beaux chevaux dans l'écurie... car ils en sont aussi, n'est-ce pas, tes deux chevaux.

—Oui,—répliqua le jeune Duvernay, qui se sentit presqu'une larme dans les yeux en pensant à son cher Algibeck.

—Tiens !—fit le brocanteur gentleman en désignant un petit tableau qu'il se mit à examiner attentivement,—tiens, c'est gentil ça... de qui donc ?

—Oh !—fit négligemment Henri,—ça n'a guère d'importance.

—Hé ! hé ! je suis d'un tout autre avis, et je crois m'y connaître. Si c'était seulement signé d'un nom coté, je ne le recèderais pas pour un cinquième de ta dette.

—Vraiment !

—Vraiment. Connais-tu le peintre ?

—Oui... Oui... c'est un de tes amis...

—Eh bien ! dis-lui de venir me trouver... je fais aussi profession de lancer les jeunes artistes, et je me trompe fort, ou je pourrai mettre en réputation celui-là. En vérité, c'est charmant !

—Isaac,—s'écria soudainement Henri,—je te rappellerai plus tard ces paroles, mais juge dès à présent du plaisir qu'elles me font... l'auteur de ce tableau, c'est moi.

—Bah !

—Oui. Et mon père autrefois ne voulait pas... pauvre père ! C'est peut-être maintenant tout un avenir. Mais terminons-en d'abord avec le passé. Puis-je payer mes dettes, oui, ou non ?

—Intégralement ?

—Sans doute.

—Dame ! tu pourrais peut-être, vu la situation toute parti-

oulière, obtenir de tes créanciers une remise de quinze ou vingt pour cent. au moins.

— Jamais ! Je fais de cette liquidation de ma jeunesse une question d'honneur.

— C'est très-bien... et là, franchement, je voudrais pouvoir t'y aider, dussé-je ne gagner sur toi qu'un billet de mille, ou même tout simplement ton petit tableau... tiens... pour tout droit de courtage. Mais encore faudrait-il avoir sous la main un acquéreur, un amateur...

— Peut-on entrer ? — interrompit inopinément la voix d'Isidore.

— Eh ! — fit Isaac à voix basse. — Eh ! voici justement ce qu'il nous faut...

— Oh ! pas celui-là... je te le défends !

Isidore s'avancait, tournant et retournant avec gaucherie son chapeau dans ses mains.

— Rebonjour, cousin Henri ! — dit-il, — tiens... c'est monsieur Isaac !... comme ça se trouve... ah ! mais je suis content qu'il soit là, relativement à la petite proposition que je viens te faire, cousin Henri, pour mon propre compte.

— Quelle proposition, cousin Isidore ?

— Voilà. J'ai pensé que tu ne tiendrais peut-être pas à conserver tout ce qui constituait ton luxe de jeune lion... peut-être même que tu ne serais pas fâché de t'en défaire.

— Effectivement, — avoua Henri.

— Très-bien deviné ! — fit Isaac, — achetez donc, mon cher monsieur Isidore.

— Voilà ? — reprit celui-ci, — mon père m'a dit qu'il me donnerait de l'argent, tout ce que je voudrais d'argent, pour m'établir sur un pied fashionable, dans ton genre, quoi ! Or... je l'avoue franchement... j'ai si souvent envié ta voiture, tes chevaux, ton logis de garçon, que ce me serait un grand bonheur de pouvoir tout acheter de toi... oui, tout ! Veux-tu !... pourquoi pas moi aussi bien qu'un autre ?

On ne saurait exprimer la convoitise naïve, mais ardente, qui brillait dans l'œil du fils de Guillaume.

Isaac ne se fit aucun scrupule d'en profiter.

— Soit ! — répondit-il, — à vous la peau du lion, pour cinquante mille.

— Pour vingt-cinq mille francs, — interrompit Henri, — pas davantage. C'est juste ce que je dois... voici la liste de mes créanciers... promets-moi de les payer dès demain, et je te cède à l'instant la place, cousin Isidore... est-ce un marché conclu ?

— Certainement ! — s'empressa de répondre celui-ci, — mais j'aurai tout, n'est-ce pas... tout ?

— Hormis ce petit tableau, que j'ai promis à Isaac pour ses frais de courtage, mais qu'il va me laisser quelques jours encore afin que j'en essaie de suite une copie. Voici plus de six mois que je n'ai touché un pinceau... il faut que je recherche, il faut que je retrouve en moi l'artiste !

— Bonne chance ! — répondit cordialement Isaac, — et compte sur moi comme sur un vrai ami !

Isidore n'avait rien remarqué de ce dernier détail. Tout à la joie d'avoir si bien réussi, de posséder enfin ce qu'il avait si longtemps désiré, le fils de Guillaume allait et venait par le salon, touchant aux meubles, aux étoffes, aux objets d'art, en répétant avec une sorte d'ivresse :

— Tout cela est à moi !... bien à moi !... tout est à moi !... tout ce que possédait Henri !

Puis prenant son chapeau. Au revoir dit-il à Henri je me charge de tout examiner n'oublie pas nos petites conventions particulières. Puis il sortit.

Henri le remercia du geste. Puis passa dans la pièce voisine où il se trouva en face d'une jeune femme d'une merveilleuse beauté, sauvée d'une troupe de bohémiens qui l'avaient enlevée toute jeune à sa famille, par madame Duvernay qui l'avait ensuite élevée. Elle avait voté à toute cette famille une reconnaissance sans borne, aussi ayant appris le malheur qui frappait ses protecteurs s'était-elle aussitôt rendue chez Henri. Sur le visage du jeune Duvernay elle lut une grande tristesse.

Puis après avoir écouté dans tous ses détails la triste his-

toire de son ami d'enfance elle jura de vouer son existence à découvrir l'assassin. Les soupçons d'Henri avait fait naître dans son esprit une idée lumineuse. Léona prenant congé du jeune Duvernay se fit immédiatement conduire jusqu'au rond point des Champs Elysées.

II

CHRISTIAN.

Transportons-nous, pour le moment, dans l'une des huttes de la villa des Sans-Soucis.

Il est environ deux heures de l'après-midi, c'est jour de semaine, et, par conséquent, la villa se trouve presque déserte.

Quant à la lutte en question, elle ne se distingue en rien des autres, sinon par son toit de chaume qu'empanaché une gigantesque touffe d'iris.

A l'intérieur, un lit de sangle, un porte-manteau dissimulé par une grande serge verte, une malle de cuir, une petite table, deux chaises de paille, un pupitre à musique, une boîte à violon.

C'est la demeure du jeune virtuose que nous avons entrevu l'avant-veille, recevant les félicitations des Sans-Soucis auxquels il venait de donner concert !

Il est là depuis trois ou quatre heures environ, debout devant le pupitre, le violon à l'épaule, l'archet à la main, travaillant avec acharnement.

Tout d'abord, ce n'était que des exercices audacieux, des difficultés vaincues. Maintenant, comme pour conclusion, comme pour récompense de ce rude assaut, c'est la mélodie dans toute sa pureté, ce sont les variations les plus étincelantes.

Il n'y a là pourtant qu'un seul auditeur, mais qui déploie à lui tout seul autant d'enthousiasme que l'innombrable public d'une représentation gratis.

Il applaudit, il trépigne, il orie, il aboie, il hennit, il beugle, il imite le coq, et tout cela en sautant sur les chaises, sur la table, en bondissant jusqu'au plancher, en faisant la culbute, le saut de carpe ou la roue... bref, tout ce que peut imaginer l'admiration sans frein d'un jeune saltimbanque surexcité jusqu'au délire.

Avons-nous besoin de nommer Voratibi ?

— Allons ! — dit enfin l'artiste, souriant, — allons, calme-toi. Bibi... tu vas te casser quelque chose !

— Possible... mais ce serait votre faute ! Pourquoi que vous avez tant de talent que ça ?

— Ecoute ! — interrompit tout à coup Christian.

— Quoi, donc ? — demanda Bibi.

— Il me semble avoir entendu comme un bruit de pas, là, près de la fenêtre entrouverte.

Déjà, par cette fenêtre, le gamin regardait au dehors.

— Rien, — fit-il, — je ne vois personne.

Au même instant, on frappa à la porte.

En trois bonds, tant sur les mains que sur les pieds, l'agile acrobate alla ouvrir.

Entra d'abord Joseph Quentin.

Derrière lui, Jacques Roquebert.

— Tiens ! — fit le jeune plongeur du canal Saint-Martin, — tiens... le monsieur aux cent sous !

Pour Christian, c'était un inconnu.

— Permettez-moi, — dit Quentin en montrant son compagnon, puis en se désignant lui-même, — permettez-moi de vous présenter le calife Arour-al-Raschid et son grand visir Gifar.

— Comprends pas l'apologue, — murmura entre les dents Voratibi.

— Expliquez-vous ? — demanda Christian.

— Monsieur, — répliqua Jacques, — j'ai eu l'heureuse chance de vous entendre jouer du violon l'autre jour, aujourd'hui celle de vous entendre rêver tout haut. Or, j'arrive d'Amérique, et j'ai laissé à Londres un mien ami qui peut être pour vous le Barnum en question. Il m'avait chargé de lui découvrir un artiste de talent dont il pût se faire l'initiateur. Voulez-vous être cet artiste ?

—Mais, monsieur...

—Oh ! rien ne manquera à la réalisation de votre rêve. Mon ami fait grandement les choses, et j'ai reçu de sa part carte blanche. Dites un mot, un seul, et dès la semaine prochaine, toute la presse anglaise annoncera l'arrivée du célèbre Christian, le jour et l'heure de son premier concert. Une maison toute montée vous attendra là-bas ; ici, fournisseurs et valets seront à votre disposition dès demain ! Dès aujourd'hui, comme vous le disiez en terminant, ma bourse vous est ouverte... la bourse de Barnum.

—Quel coup de théâtre ! — s'écria Votator, — une vraie féerie ! un truc !

—Monsieur, — balbutiait Christian, — vous vous raillez de moi... c'est impossible !

Joseph Quentin crut devoir intervenir.

—Mon ami, — dit-il à l'artiste, — mon élève, songez que c'est devant moi que cette proposition vous est adressée par M. Jacques Roquebert, et que c'est moi qui vous l'ai amené.

—Jacques Roquebert ?

—Oui, le père de Jeanne et de Jenny, nos filleules, car, bien qu'arrivé le dernier, vous aussi vous êtes un peu leur parrain.

—Ah ! je comprends, — fit l'artiste, — monsieur veut me récompenser par un bien ? Il est riche, et...

—Hélas non, — interrompit Jacques, — mais j'ai des amis qui le sont... témoin celui qui vous attend à Londres ; il vous prendra cinquante pour cent, et là, rigidement... comme un spéculateur, un Américain. Vous pouvez accepter sans humiliation comme sans crainte.

—Mais c'est donc bien réel ?

—Tout ce qu'il y a de plus positif. Quant à mon rôle à moi, c'est celui d'un intermédiaire officieux, celui d'un ami des arts. Demandez plutôt à monsieur Bibi, surnommé Votator ?

—Je crois bien ! — s'écria celui-ci, — bing !

Il simulait le geste d'un plongeon.

Roquebert lui jeta une seconde pièce de cent sous, qui fut rattrapée au vol.

Puis, d'un ton majestueux :

—Je réponds de l'Américain, — conclut le bohème, — on peut avoir confiance !

—J'attends votre réponse, — dit Roquebert à Christian.

—Eh bien ? — ajouta son vieux professeur, — eh bien, mon enfant ?

—Pardonnez-moi, — fit celui-ci, — je reste comme ébloui, je crois rêver encore.

—Il faut répondre en homme, — dit Quentin, il faut répondre en artiste.

—En artiste ? — s'écria le jeune homme en redressant la tête, — soit... merci, monsieur... j'accepte, mais pour dans quelques mois seulement... j'ai besoin de ce dernier délai pour être sûr de moi-même.

—Bien ! — approuva le président des Sans-Soucis, — bien, Christian ! Tu pourrais certes entrer en lice dès demain, mais j'aime à voir en toi cette modestie, ce courage, cette vertu de vouloir te perfectionner encore. M. Jacques écrira en conséquence à son ami. N'est-ce pas, monsieur Jacques ?

—Convaincu, — répliqua celui-ci, — mais si par hasard vous veniez à changer d'avis, n'oubliez pas que je suis tout prêt, moi... et que dès à présent je crois en vous. Au revoir !

—Merci, monsieur... et, je vous en prie, votre main !

—La voici. Quant à des remerciements, c'est moi qui devrais vous en adresser, mon jeune ami, pour la part de protection que, depuis deux années, vous donnez à mes filles.

Et Roquebert se retira, suivi de Joseph Quentin, auquel il disait à quelques pas de là :

—Et d'un ! C'est, par ma foi, bien débouter... Jeanne et Jenny seront contentes !

Quant à Christian, debout sur le seuil de la hutte et ne pouvant revenir encore de sa surprise, il regardait s'éloigner les deux visiteurs qui lui laissaient une si merveilleuse espérance.

—Vous n'avez plus besoin de moi ? — demanda Votator.

—Non, — fit l'artiste.

—Alors je m'en vas.

Et le jeune Bohémien, se jouant à lui-même la fanfare de la casquette, disparut au pas gymnastique.

Christian rentra dans la cahute, et se laissa tomber sur un escabeau l'esprit tout songeur.

C'était un vrai type d'artiste, à la taille svelte, aux longues mains intelligentes, au visage pâle, au grand front poétique, au regard inspiré, au tendre sourire, à la molle chevelure d'un blond fauve et qui retombait, sans à peine boucler, jusqu'à la naissance des épaules. Un autre Litz.

Sa poitrine se soulevait, ses yeux brillaient, ses mains avaient des mouvements comme pour déjà saisir l'avenir entrevu.

Puis, se relevant tout à coup, il reprit son violon, et tandis que l'instrument chantait un *Te Deum* de victoire, il s'écria :

—Oh ! oui, je réussirai, j'arriverai... pour me rendre digne d'elle !

Et tout bas, avec amour, il prononça un nom de femme.

Mais, en ce moment, la porte se rouvrit tout à coup, donnant passage à Henri Duvernay.

Il arrivait, portant d'une main son petit tableau, de l'autre sa boîte à couleurs.

—Henri ! — s'écria joyusement Christian, — ah ! sois le bien venu, mon ami !... voici près de deux mois que tu semblais m'avoir oublié.

—C'est tout simple, — répondit Duvernay, — on néglige les relations du cœur, tant qu'on est riche et qu'on s'amuse... mais on revient bien vite vers ses vrais amis, alors qu'on est pauvre et triste !

—Toi, triste ! Toi ! pauvre ! Mais c'est impossible...

En quelques mots, Henri raconta tout.

—Ah ! fit Christian avec une commisération profonde, — cet excellent M. Duvernay ! ta digne mère !... ta pauvre sœur !

—Elle a plus de courage que moi ; elle a déjà su se placer à l'abri de la misère, — répliqua Henri, s'empressant de faire connaître la généreuse résolution, l'énergique conduite de Charlotte.

—Noble fille ! sainte fille ! — s'écria l'artiste avec un enthousiaste élan du cœur.

Puis, avec un accent étrange, et qui devenait presque joyeux :

—Ainsi, — questionna-t-il, — ainsi vous voilà ruinés... complètement ruinés... pauvres comme moi ?

—Oui, — répliqua Henri tout étonné, — oui... mais qu'as-tu donc... on dirait que cette nouvelle te rend content !

—Ravi ! enchanté ! transporté ! — s'écria comme involontairement l'artiste.

Mais presque aussitôt, tendant la main à Henri :

—Pardon ! — fit-il, — oh ! pardon... tu sais combien j'ai aimé ton père, combien je respecte madame Duvernay. Tu ne saurais douter de la part que je prends à votre douleur ; mais quant à ce qui est de la question d'argent... écoute, frère... et tu vas comprendre cette joie, dont je te demande encore pardon.

De plus en plus intrigué par cette espèce d'enigme, Henri prit place en face de Christian, qui commença ainsi :

—Plus âgé que toi de trois ou quatre ans, trois ou quatre ans avant toi je sortis du collège, et, comme tu devais le faire plus tard, je me livrai immédiatement à toute la jougue de ma jeunesse. Pour me retenir, je n'avais ni les douces remontrances maternelles, ni la sage sévérité d'un père. J'étais orphelin. Il ne me restait qu'un parent éloigné, qui était en même temps mon tuteur. Un honnête homme, mais un égoïste. Au-delà du devoir légal, ne comprenait plus rien, et tout se résumait à ses yeux par une opération d'arithmétique. Le jour même où j'atteignis ma vingt-et-unième année, il me rendit scrupuleusement ses comptes, et me lâcha la bride sur la cou, en possession de mon patrimoine, qui se montait à deux cent mille francs environ. J'avais des passions ardentes, un vif désir de briller, très peu d'ordre et la manie des chevaux. Tout mon avoir y passa promptement, et j'étais déjà ruiné

pour le moins aux trois quarts, lorsque je retrouvai... un de mes anciens condisciples, qui m'introduisit derechef dans sa famille. Quelques années plus tôt, au bon temps du collège, j'y avais déjà été admis, j'avais pu apprécier toutes les vertus patriarcales de ses parents, toutes les aimables qualités de sa sœur... qui cependant n'était guère qu'un enfant encore.

— Quel était donc ce camarade ? — demanda le jeune Duvernay.

— Je te dirai son nom plus tard, — reprit Christian. — Cette jeune fille, ainsi que je viens de te l'apprendre, m'était déjà connue. Aux jours des congés, à l'époque des vacances, nous avions eu souvent les mêmes jeux, les mêmes impressions, les mêmes sourires. Une sorte de sympathie instinctive existait entre nous ; ce fut avec une mutuelle et franche joie que nous nous trouvâmes réunis de nouveau. Pour ma part, je m'y abandonnai complètement de toute mon âme. Mais j'avais sottement, lâchement dissipé mon bien... il ne m'était plus permis d'aspirer à sa main.

— Restait ton violon... et ce fut alors que, sans m'en rendre compte davantage, tu m'annonças ta résolution de te transformer en une sorte d'ermite musical.

— Ce que je ne te dis non plus alors, c'est qu'avant de m'y déterminer, pour emporter au moins dans ma retraite une espérance, je me présentai loyalement devant le père de celle que j'aimais ; c'est que je lui ouvris mon cœur. Henri, peu d'hommes étaient aussi dignes de me comprendre que celui-là. Une haute raison, une intelligence d'élite, une rare bonté. " Courage ! " — dit-il en me serrant la main. Puis il fit appeler sa fille, et devant elle, bien que sans la nommer, il raconta ce que j'allais faire par amour pour une jeune personne que ma position ne me permettait plus de demander en mariage. Elle rougit quelque peu, devint ensuite très pâle, et me tendant à son tour la main : " Je crois connaître celle dont il est question, — dit-elle, — je crois pouvoir vous répondre qu'elle sera fière d'avoir inspiré votre sacrifice, et que, jusqu'au jour du succès, elle vous attendra. "

Christian, oppressé par l'émotion, s'arrêta pour essuyer une larme.

— Après ? — demanda Henri.

— Ce fut tout, répliqua l'artiste, — je partis, heureux et fort... je vins me renfermer ici, j'y travaillai, j'y vécus en me félicitant d'une chute qui m'avait mérité de tels encouragements, qui m'avait permis de me relever ainsi moi-même.

— Et depuis ce jour-là ?

— Trois ans déjà se sont écoulés, et tout à l'heure encore, ici même, Joseph Quentin me disait : " C'est assez, tu peux prendre ton vol ! " J'ai refusé cependant, je voulais attendre et travailler encore ; mais je n'hésite plus, mais je suis prêt maintenant.

— Maintenant que tu sais que Charlotte est pauvre, n'est-ce pas ? — acheva Henri, — maintenant que je suis là pour tenir la promesse paternelle ?

— Comment ! — se récria l'artiste ivre de joie, — comment ! tu m'as deviné... tu consentirais...

Pour toute réponse, le frère de Charlotte ouvrit ses bras à Christian, en lui criant :

— Mon frère !

Puis après une cordiale étreinte,

— C'est étrange, — reprit Henri, — comme on est aveuglé à propos des sentiments qui aissent et se développent autour de soi, dans sa propre famille. Je ne m'étais douté de rien, moi... je n'avais rien deviné, pas même en voyant ta joie lorsque je venais te chercher ici le lendemain d'un jour où mon père m'avait dit : " Mais amène-nous donc ton ami Christian ! " Pas même à la vue de l'émotion de ma sœur lorsque, ton violon se taisant, elle te disait, les yeux tout en larmes : " Courage, monsieur Christian... les années de travail s'ajoutent comme les années de campagne, elles comptent double ! "

— Il en sera de même pour toi, frère, — répondit Christian.

— Soit que je profite immédiatement de l'offre de M. Jacques, soit que je recule encore de quelques semaines, dès ce soir tu

vas t'installer ici, sous mon toit de paille, et travailler du pin ceau comme moi de l'archet. Courage aussi, Henriot ! Je te l'ai dit souvent, il y a en toi l'étoffe d'un grand peintre, et tu arriveras promptement. Il ne te manque, à la place de tes folles amourettes d'hier, qu'un véritable amour qui te prenne au cœur dès demain.

— Qui sait ! — fit à demi-voix Henri.

— Bah ! — se récria Christian, — eh ! quoi, déjà ! Mais il y a donc une bonne fée qui se plaît à consoler les pauvres ! Conte-moi tout... voyons ?

— Hélas ! il n'y a rien encore... rien !

— Cependant, tu disais...

— Une simple vision... je ne sais pas... plus tard.

Et l'on parla d'autres choses.

De Jacques Roquebert, qui, pour l'un comme pour l'autre, conservait un certain caractère mystérieux ; de Jeanne, de Jenny et de quelques-uns de leurs parrains, notamment de l'ami Votator ; de la façon de vivre à la villa des Sans-Soucis ; surtout des futurs travaux de Henri, des prochains succès de Christian.

Le temps ainsi s'écoula.

Bien qu'acceptant, dès cette première nuit, l'hospitalité si franchement offerte, le jeune Duvernay devait aller prévenir sa mère ; Christian n'osait demander qu'on l'emménât.

— Viens ! — eut la générosité de lui dire Henri.

On partit aussitôt, traversant en ligne droite les buttes Chaumont.

C'était le soir ; déjà certaines fondrières se voilaient d'une ombre verdâtre, tandis que plus haut, vers les sommets, et plus loin, parmi les blanches plâtrières, s'allumaient toutes les fantasmagories du soleil couchant.

À peine, çà et là, quelques carrières regagnant leur demeure, et par fois un promeneur attardé qui pressait le pas en regardant avec un certain effroi derrière lui, car cet endroit désert, même en plein jour, avait une réputation sinistre.

On n'entendait plus que ces rares bruits qui s'harmonient si bien avec le crépuscule : le roulement d'une voiture sur la route, l'aboïement d'un chien, un bêlement de chèvre et, vers Paris, ce grand murmure comparable à celui de l'Océan qui monte.

Tout à coup, au détour d'un escarpement abrupte, un étrange spectacle s'offrit aux yeux des deux jeunes gens.

C'était l'endroit choisi par Votator-Amphytrion.

Figurez-vous une étroite et profonde ravine, qui se prolonge en souterrain par une large ouverture béante.

Une carrière,

Ça et là des appentis, des mesures, un four à plâtre qu'on vient d'allumer, et des chemins tout blancs au milieu desquels un monticule de gazon vert.

Sur cette espèce d'oasis, surgissant au milieu d'un désert de plâtre, une vieille porte, posée en travers sur deux fagots, sert de table.

Sur quatre autres fagots, chacun le sien, les quatre convives sont assis, à savoir : l'oncle Raphaël, Clopinet, Votator et son ex-compagnon de maraude.

Un peu plus loin, sur son séant, le superbe Brutus.

Le premier service paraît tirer sur sa fin. Votator se lève afin d'aller déboucher le rôti, placé devant une des cheminées du four.

Il dépose cette pièce de résistance sur une énorme fouille de chou.

Sur un autre plat de même espèce, des pommes de terre recueillies dans la cendre chaude.

Lui-même, en se donnant des airs de maître d'hôtel, il apporte successivement ces deux chefs-d'œuvre culinaires qui lui sont personnels.

Un triple hurra retentit en son honneur, puis une rasade générale.

L'étrangeté du paysage, l'heure du festin, l'attitude des convives, tout concourt à donner un cachet original à ce tableau, qu'éclairaient à la fois et le reflet du four flamboyant et les derniers rayons du soleil.

A part ce point doublement lumineux, tous les alentours restent plongés dans l'ombre.

—Un vrai Rembrandt! — murmure à demi-voix Henri.

—Pourquoi pas un Henri Duvernay? — répliqua Christian sur le même ton.

—J'essaierai peut-être! Mais ne nous montrons pas!

—Rien de plus facile, nos Hurons ne nous ont pas encore vus; nous pourrions, en filant derrière ce har,

—Volontiers, mais regarde donc quelle mine de bandit!

—Vorator!

—Non. Je le connais celui-là, depuis la nuit du meurtre, et ce n'est pas sa faute s'il n'a pu sauver qu'un cadavre. Je parle de ce jeune homme qui est assis à ta gauche et qui semble avoir voulu s'habiller comme un monsieur.

—Ah! l'invité... Effectivement, quel ignoble type! un loup, une hyène, un vautour...

—Dis plutôt un serpent! — frissonna le jeune Duvernay.

Oh! je ne puis exprimer l'étrange horreur que m'inspire cet homme!

—Chut! on dirait qu'il nous a entendus.

Les deux amis se dissimulèrent davantage encore derrière un énorme tas de fagots.

Il était temps. Le convive inconnu venait de se lever; il promena tout alentour un regard inquiet.

Un dernier rayon du soleil, qui daignait en plein sur lui, permettait de remarquer davantage encore son allure de bête fauve; son long cou ornavé de rouge et sa face blême, qui caractérisait une large tache lie de vin.

—Adolphe, — fit en ce moment la voix de Vorator, — mais rassieds-toi donc... je te répète que j'ai fait défendre ma porte!

—Mettons que je m'ai trompé, — répliqua Adolphe, — mais j'ai la toquade d'être toujours sur le qui-vive, et c'est pas pour des prunes qu'on m'a surnommé Lécureuil ou buxé!

—Buvons! — répétèrent les trois autres.

Henri et Christian s'éloignèrent.

Une demi-heure plus tard, ils arrivaient chez les demoiselles Roquebert, ou plutôt chez madame Duvernay, car déjà les deux jumelles se trouvaient installées au premier étage avec leur père.

Entre Christian et Charlotte, il y eut un serrement de main, un regard, et ce fut tout. Ils s'étaient de nouveau compris.

Quant à Henri, tout en faisant une part égale à chacune des deux sœurs, dans ses remerciements, ce fut Jeanne surtout qu'il regarda.

Après avoir expliqué chacun ses intentions, Christian et Henri se retirèrent.

Il était déjà fort tard lorsqu'on arriva à la villa des Sans-Soucis.

Ni Clopinet, ni Vorator n'étaient encore rentrés.

—Respect au génie! — fit Vorator. — De la toune, Clopinet... Saluez, Narcisse!

Et lui-même donnant l'exemple, il s'efforçait de garder son équilibre; mais en affectant de rejeter en arrière les vêtements de sa veste, afin sans doute de faire mieux remarquer certaines breloques qui brillaient à la poche de son gilet.

—Comment! — se récria Christian, — comment, monsieur Bibi, vous avez une montre?

—Une vrai toquante, — répliqua-t-il avec orgueil, — c'est Lécureuil qui me l'a vendue.

—Lécureuil?

—Adolphe... mon noble ami.

—Ah! — fit l'artiste en se remémorant le sinistre convive de la carrière, — mais avec quel argent as-tu donc payé?

Tout à coup Henri, qui venait de regarder par hasard, jeta un cri, s'empara de la montre, l'examina fiévreusement comme pour se convaincre, et bientôt, d'une voix convaincue, s'écria:

—Oh! je comprends maintenant l'instinctive horreur que m'inspirait ce bandit!

—Adolphe! — dit Christian.

—Mon honorable ami! — balbutia Vorator.

—Expliquez-vous! — demanda gravement Narcisse.

—Cette montre, — répondit-il, en indiquant du doigt les deux initiales P. D. gravées sur l'écusson de la cuvette, — c'est celle que portait Pierre Duverlay... c'est celle de mon père!

III

Nous allons introduire le lecteur dans le mystérieux pavillon qui servait de quartier-général au vicomte Gaëtan de Moréna.

Ce pavillon se composait d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée très élevé, d'un premier étage très bas, ne pouvant guère contenir que des mansardes.

Dans l'anti-chambre, un vigoureux laquais, en livrée grobleu galonnée de noir, lisait à moitié endormi la *Gazette des Tribunaux*.

De l'autre côté de la maison, dans une sorte d'annexé en forme de kiosque, un jeune homme, le vicomte lui-même, semblait attendré.

C'était là sa chambre à coucher.

On y arrivait par trois portes. La première donnait sur l'escalier; la seconde, qui n'était fermée que par d'épais rideaux de loup-pas, communiquait avec le salon par un escalier de quelques marches; la troisième dissimulée dans la boiserie, s'ouvrait au fond de l'alcôve.

Dans cette alcôve, un grand lit seigneurial du quinzième siècle, en vieux chêne sculpté.

Tout alentour, comme en avant, de lourdes tentures de brocard antique ou de haute lice.

Au pied du lit, sur un écusson surmonté d'un cimier, les vieilles armoiries béarnaises des Moréna.

A terre, un moelleux tapis de couleur sombre amortissait le bruit des pas.

Aux fenêtres, dont les embrasures étaient profondes, des rideaux pareils à ceux du lit.

Comme amplement, un gigantesque bahut, deux crédences; un large divan, quelques fauteuils et escabeaux, le tout en vieux chêne et en velours gros-bleu.

Un seul meuble différait des autres, le bureau; il était en ébène incrusté de cuivre.

Aux murailles, richement lambrissées jusqu'à hauteur d'homme, des tapisseries des Gobelins.

Sur l'un des panneaux, une panoplie composée d'armes de toutes sortes et de tous les temps; en face un portrait de touche espagnole représentant un noble et beau jeune homme en uniforme des volontaires de don Carlos, avec le grand cordon d'Isabelle-la-Catholique en sautoir, et qui ressemblait, mais vaguement, au chef des vampires.

Gaëtan semblait éviter de regarder ce portrait, et quand par hasard ses yeux s'y portaient malgré lui, vivement il détournait la tête.

Tout à coup, on frappa d'en bas, contre le parquet, en manière de signal.

Le vicomte parut désagréablement surpris.

Après un instant d'hésitation, il ouvrit un tiroir; en sortit une paire de pistolets de poche, s'assura qu'ils étaient parfaitement chargés, amorcés, et les posa sur le bureau.

Puis, allant vers le lit, il appuya sur le cimier de l'écusson.

Une trappe aussitôt s'abaissa, dévoilant un escalier souterrain.

Par cet escalier, deux hommes surgirent.

Le premier, vieillard d'origine évidemment méridionale, portait le costume caractéristique des marchands de vins de Paris, des menépiques; comme n'est pas manqué de dire notre ami Vorator.

L'autre, dont un bandeau couvrait les yeux, c'était Adolphe, surnommé Lécureuil.

—De quoi s'agit-il, Antonio, — questionna Gaëtan d'une voix basse, — et pourquoi m'amener ainsi cet indiscret rongeur?

—C'est lui-même qui l'a exigé, maître, — répliqua Antonio.

—Exige! — grommela le chef en fronçant le sourcil.

—Eh bien! — dit Gaëtan, — s'écria hardiment Adolphe, — j'ai voulu savoir pourquoi le maître semble nous oublier, et, par la même occasion, connaître enfin son visage.

En même temps, Lécureuil fit un geste pour reconquérir l'usage de la vue.

Mais, plus prompt que lui, Gaëtan saisit les pistolets, et déjà les appuyant sur le front de l'audacieux bandit :

— Si tu touches seulement à ce bandeau, — dit-il, — tu es mort !

Adolphe, en se reculant, vint trébucher contre la trappe, dont l'ouverture restait béante.

— Cassé-cou ! — fit Antonio, — et plus un mouvement, ou le maître te tuerait, comme il l'a dit, mauvais bandit.

— Soit, — reprit Lécureuil d'un ton fort ridouci, — je renonce à voir... mais non, pas à parler,

— Parle, — autorisa Gaëtan, — mais sois bref.

— En deux temps, — s'empessa de répondre Adolphe, — et ça, au nom de toute la bande. Pourquoi que, depuis plus de quinze jours, depuis l'affaire du canal de Saint-Martin, pourquoi qu'on ne travaille plus ? J'ai la bourse vide, et les autres aussi. Nous faut de l'argent ; voilà !

— Voilà, — fit à son tour Antonio qui, bien que sans vouloir se compromettre, avait l'air de partager *in pello* la manière de voir du préopinant.

Un diplomate que cet Antonio.

Gaëtan répliqua :

— Il suffit, j'y penserai. On aura prochainement de la besogne, et dès aujourd'hui, pour qu'on prenne patience, j'ordonne une distribution d'argent à tout le monde, hormis à vous deux, qui m'avez désobéi ; toi, Antonio, en m'amenant Lécureuil sans que je l'aie mandé ; toi, Lécureuil, en cherchant à connaître celui qui doit vous rester inconnu. Voici de l'or pour les autres... allez !

Et superbement, avec les moyens d'un Fra-Diavolo, il jeta une bourse qu'Antonio rattrappa au vol.

Au bruit de l'or, Adolphe se révolta.

— Ah ! tonnerre ! — s'écria-t-il, — ça n'est pas juste, et Lécureuil en aura sa part !

D'une main, il cherchait la bourse, de l'autre, il allait arracher son bandeau.

Pour la seconde fois, les canons des deux pistolets se posèrent sur son front.

— Obéiras-tu ? — demanda le chef.

— Faut bien, par respect pour vos *aboyeurs* ! — grommela le bandit de nouveau vaincu.

— Merci tout de même pour les camarades, — crut devoir ajouter Antonio d'un ton plus humble.

Puis, comme on frappait discrètement à la porte de l'escalier :

— Esbignons-nous ! — conclut-il rapidement en entraînant son compagnon.

La trappe se referma sur eux, et d'une si parfaite façon qu'il redevint impossible d'en soupçonner l'existence.

Le vicomte de Morénaux remit les pistolets sur le bureau d'ébène, et alla ouvrir à son domestique, qui tenait encore en main la *Gazette des Tribunaux*.

— Qu'y a-t-il, Frégor ? — demanda le maître.

— M. Guillaume Duvernay ! — annonça majestueusement Frégor.

Un éclair de joie passa dans les yeux du vicomte.

— Ouvrez les fenêtres du salon, commanda-t-il, — c'est là que je veux le recevoir...

— Pourquoi pas ici ? — se permit de demander le valet, qui, sans doute, était encore un complice.

— Parce que nous sommes dans une de ces occasions solennelles où les grands appartements sont de rigueur, — répliqua en souriant Morénaux, — et que, du reste, je tiens à montrer à M. Guillaume Duvernay ce que c'est qu'un gentilhomme tel que moi.

Frégor s'inclina respectueusement, franchit les quelques marches qui aboutissaient directement au salon, et disparut derrière les opulentes tapisseries qui, seules, le séparaient de la chambre à coucher.

Le vicomte de Morénaux descendit au salon avec les nobles et gracieuses allures d'un jeune seigneur de la cour du roi Louis XIV.

Le grand laquais, digne en tous points de son maître, laissa retomber les portières et sorti par la grande porte qui donnait sur l'antichambre.

La chambre à coucher demeura un instant déserte.

Puis, sans que le silence en fût aucunement troublé, la porte secrète du fond de l'alcôve s'ouvrit lentement.

Léona parut.

Elle s'avancait avec précaution, regardant de tous côtés, prêtant l'oreille.

Un bruit de voix lui arriva du salon.

Plus lente et plus silencieuse encore, elle alla de ce côté, écarta imperceptiblement les rideaux, s'assit sur la dernière marche, et là, les coudes sur ses genoux, le menton dans ses deux mains, avançant la tête et retenant son souffle, elle écouta, regarda.

Gaëtan lui tournait le dos ; assis au coin de la cheminée dans un grand fauteuil, il bûcha le feu que venait d'allumer Frégor.

En face, mais obliquement tournée vers l'âtre, un homme que Léona parut aussitôt reconnaître, car tout bas elle murmura :

— Guillaume Duvernay !

Il s'en fallait de beaucoup que le père d'Isidore et de Germaine eût l'assurance satisfaite de son complice.

— Eh bien ! — demanda le vicomte avec cet ironique enjouement qui lui était habituel, — commencez-vous à vous réchauffer, vous sentez-vous mieux ?

Oui, très-bien, — répliqua Guillaume, — l'humidité de cette grand pièce m'avait saisi tout d'abord, mais ma voûte suffisamment reconfortée, nous pouvons aborder le sujet qui m'amène.

— Expliquez-vous donc ! — questionna Gaëtan.

— Ne me comprenez-vous pas ? fit Guillaume.

— Ma foi, non.

— Il s'agit cependant d'une grosse affaire.

— Oh ! en fait d'affaires, nous autres gentilshommes,

Duvernay le regarda avec une sorte de stupéfaction.

— Trouvez-vous donc, — reprit l'effronté vicomte, — qu'il me manque quelque chose pour justifier ce titre. Mes parchemins, comme en voici la preuve, sont parfaitement en règle. Voyez plutôt ?

Il lui présentait une liasse de papiers jaunés par le temps, mais sur quelques-uns desquels on remarquait comme de vieilles taches d'un brun rougeâtre.

Puis, tandis que Guillaume les examinait d'un regard indifférent

— De plus, — poursuivit Morénaux, mes façons sont celles d'un prince, et cet hôtel.

— Effectivement, vous êtes fort bien logé, — poursuivit Duvernay, beaucoup plus touché par l'aspect de l'immeuble que par l'authenticité des titres, — et je vous en fais mon compliment. Mais que m'importe, à moi !

— Qui sait ? — fit le vicomte avec son infernal regard.

— J'espère, — accentua fermement Guillaume, — que nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.

— Ingrat !

— Non pas... car je viens loyalement vous apporter votre part.

— Ma part de quoi ?

— Trêve de railleries, monsieur !... Combien ?

— Plait-il ?

— Combien vous dois-je pour le service que vous m'avez rendu ? Il faut en finir, réglons nos comptes.

— Soit ! Mais je n'étais nullement pressé, quant à moi.

— Moi, j'étais impatient de terminer cette affaire, voici déjà plus d'une semaine que je vous attends !

— Pardon... mais je crois vous avoir prouvé tout mon savoir-vivre, tout ma délicatesse, en ne vous troublant pas pour de misérables intérêts, au lendemain même de la mort de ce pauvre Pierre Duvernay ; j'ai cru devoir respecter votre légitime douleur.

Jamais le vicomte ne s'était montré plus cruellement sarcastique.

Assez ! — cria Guillaume en s'étreignant le front des deux mains, — assez, misérable !... Oh ! tu ne plaisanterais pas ainsi si tu pouvais lire là, si tu savais ce que je souffre !

— Bah ! vraiment ! fit Morénas avec une naïveté sincère.

Le fratricide se leva, blême, hagard, livide, frémissant d'horreur.

— Depuis le moment où nous l'avons frappé, — poursuivit-il avec une sourde rage, — je ne vis plus, je suis en enfer ! Depuis le moment où sa main, déjà glacée par la mort, s'est posée là, sur mon front, il y a une tache... une tache de sang, que rien ne peut effacer... et qui me brûle... qui me brûle comme un charbon ardent ! Rien ne peut l'éteindre !... tu la vois, n'est-ce pas ? c'est là... là, toujours !

L'accès de remord qui venait de s'emparer du fratricide devenait tellement effrayant que Gaëtan lui-même en eut un instant de stupeur, et que, n'osant plus répondre, il se contenta de protester par un geste négatif.

Duvernay se redressait, et les deux mains sur le marbre de la cheminée, le visage toute contre la glace :

— Le voilà, le charbon rouge ! — fit-il d'un souffle haletant, — la voilà, la tache toujours sanglante ! Mais je la vois bien, moi, parbleu !... je dis qu'elle est là... la voilà !

Il se frotta le front avec son mouchoir, avec sa main, avec ses ongles. Puis, prononçant sa folle course et ses allures de possédé :

— Pas moyen ! — continua-t-il, — impossible ! Et ce n'est rien encore que cela !... je le vois toujours lui... tel qu'au sortir du canal, ruisselant d'eau, livide, avec sa blessure béante et qui, plus encore que sa bouche, me poursuit de ce mot : " Cain ! Cain ! " Oh ! si c'était à recommencer, je ne voudrais plus... mon Dieu !... je ne voudrais plus !

Il venait d'éclater en sanglots ; il se laissa retomber, comme anéanti, sur le fauteuil.

Gaëtan ne put se défendre d'en avoir pitié.

— Calme-toi, lui dit-il, — voyons... voyons, du courage... songe à cette fortune...

— Oh ! — fit Guillaume en joignant les mains, — je l'ai bien chèrement payée ! C'était pour mes enfants... je tremble qu'elle ne leur porte aussi malheur, et je n'ose même plus les embrasser. On dirait que Germaine se doute de quelque chose ; elle est triste, et ne me demande rien. Quant à Isidore, c'est différent... il lui faut de l'argent, toujours de l'argent. Je lui en donne... tant mieux ! il m'en restera moins, de cet argent maudit ! Parle donc sans crainte à ton tour, et dis-moi ce que tu veux, mais promptement... j'ai froid, j'ai froid !

Et le misérable, s'accroupissant devant l'âtre, présentait à la flamme ses mains tremblantes, comme celles de ce vieillard par lequel on symbolise l'hiver.

Au mot d'argent, le vicomte avait repris tout son sang-froid.

— Merci, — répliqua-t-il, — ce n'est pas de l'or que je veux.

— Que veux-tu donc ?

— Ta fille.

Duvernay bondit, et se redressa spontanément comme un tigre atteint en plein cœur.

— Germaine ! — s'écria-t-il.

— Je l'aime, et je la veux pour femme, — poursuivit imperturbablement le chef des vampires.

— Jamais ! — put articuler enfin Guillaume, tout palpitant d'indignation, d'épouvante, — jamais ! Demande-moi la moitié de ma fortune, je te la donnerai... mais cela, non... non !

— La moitié de ta fortune, soit... mais ta fille avec... ce sera sa dot !

— Mais songe donc...

— J'ai songé à tout... je le veux !

Cette sommation catégorique avait été accompagnée d'un regard qui sembla fasciner le malheureux père ; il retonda assis, se cachant la tête dans les deux mains.

Impitoyable comme le destin, Gaëtan poursuivit :

— Ce que tu allais m'objecter, je le sais aussi bien que toi.

Nous sommes seuls et resterons seuls à le savoir. Donc, c'est absolument comme si ça n'existait pas. En revanche, je t'offre un beau nom, qui est parfaitement à moi... ta fille sera vicomtesse de Morénas ! Quant à la question d'argent, outre celui que tu me donneras, je suis sur le point de gagner en Espagne un grand procès qui doit me constituer archi-millionnaire. Enfin regarde moi ! Suis-je donc un de ces prétendants dont s'effraient les jeunes filles ? Par la sambleu ! beau-père, tu me sembles trop difficile !

— Bandit ! — murmura éperdument Guillaume, — oh ! bandit !... bandit !

— Je me rangerai, parole d'honneur ! — riposta gaiement le vicomte, — et pour commencer, dès aujourd'hui je me retire des affaires. Aie donc confiance en l'avenir... il ne s'agit que d'oublier le passé.

— Oublier ! — gémit le fratricide avec un incurable désespoir.

— Eh bien ? — demanda Gaëtan, — est-ce convenu... suis-je ton gendre ?

— Plutôt l'échafaud ! — répondit énergiquement Guillaume.

— Tu oublies qu'en y voyant monter son père, Germaine mourrait de honte !

— C'est vrai, mon Dieu, c'est vrai ! reconnu avec un nouvel effroi Duvernay.

— Je te promets de la rendre heureuse, — fit le vicomte d'un air bonhomme.

Guillaume, révolté jusqu'au fond de l'âme, se retrouva debout, reprit son chapeau, fit un mouvement pour sortir.

— Ta réponse ? — dit, en l'arrêtant, son complice.

— Ose me dénoncer, je t'en défie... car tu te perdras avec moi... et du reste, on ne te croirait pas... il faut des preuves.

— Oh ! les preuves ne me manqueraient pas, à commencer par cette lettre que tu m'écrivis la veille du crime, et que j'ai précieusement gardée pour m'en faire une arme au besoin !

Duvernay baissa la tête.

— Mais, — reprit Morénas, — je ne pense pas avoir recours à cette extrême mesure fâcheuse. J'ai quelque chose de mieux, et sans aucune espèce de péril pour moi-même.

— Quoi donc ?

— Le testament...

— Tu ne l'as donc pas détruit ?

— Oh ! que non ! il est en lieu sûr... et je n'aurais tout simplement qu'à l'envoyer aux enfants de ton frère pour les remettre en possession de l'héritage paternel.

— Tu ferais cela ?

— Pourquoi pas ? Il me resterait toujours mon héritage espagnol... mais à toi, rien du tout... gros Jean comme devant.

— Oh ! — râla Guillaume, — oh ! la misère... avec les remords d'un crime inutile !

— Comprends donc que tu es entre mes mains, — conclut triomphalement le vicomte, — et que s'il me plaît de condescendre avec toi jusqu'au raisonnement, jusqu'à la prière... c'est que j'aime réellement ta fille, c'est que je la veux ! Du reste, je sais me conduire en gentilhomme, et te laisse le temps de la préparer à ce mariage. Ce soir même je pars pour Madrid, afin d'en finir avec le procès en question. À mon retour, dans deux mois environ, tu me présenteras à Germaine. Ne réplique pas ! c'est inutile... et la réflexion te le prouvera suffisamment. Au revoir donc, beau-père... à dans deux mois !

Avec cette même aisance dont il ne s'était pas départi durant tout l'entretien, Gaëtan le congédiait du geste.

La tête basse et le regard consterné, Guillaume sortit en murmurant :

— Germaine !... ma pauvre Germaine !... Oh ! c'est le châtiement du ciel !

Le vicomte de Morénas semblait toucher au comble de ses vœux.

— Victoire ! — s'écria-t-il dès qu'il se retrouva seul, — il cédera... je le connais... elle est à moi !

— Pas encore ! répondit une voix de femme qui paraissait descendre de la chambre à coucher.

Le chef des Vampires bondit vers les portières, et les écarta vivement.

Debout, sur la première marche de l'escalier, une femme se dressa devant lui.

— Léona ! — s'écria-t-il.

— Oui, moi, — répondit-elle avec un grand calme.

— Tu étais là ?

— Depuis une heure.

— Tu as tout entendu ?

— Tout.

— Malheureuse !

Il s'élançait vers Léona, mais elle, dirigeant tout à coup contre lui les deux pistolets trouvés sur le bureau :

— Halte-là ! — fit-elle, — oh ! nous nous connaissons tous les deux !

Puis, tandis qu'il reculait, elle tranquillement sur la plus haute marche, et lui dit avec un amer sourire :

— Causons !

IV

LA JOCONDE.

Cette scène s'annonçait d'une façon singulière.

D'abord stupéfait, puis successivement terrifié, furieux et comme guettant une occasion favorable de ce précipiter sur celle qui venait de se poser comme son ennemie. Gaëtan avait rétrogradé jusqu'au dossier d'un fauteuil que sa main retourna lentement, sur lequel il finit par s'asseoir.

Quant à Léona, dédaigneuse, impassible et superbe, les yeux fixés sur les yeux du vicomte, les mains jouant avec les deux pistolets, toujours sur ses gardes, elle commença ainsi :

— Je suis une étrange fille, vous le savez, Morénas. Ma visite ne devrait donc pas vous surprendre, nous avons d'ailleurs un compte à régler depuis l'audieuse tentative contre moi qui a heureusement échoué je vous ai voué une haine éternelle. Vous avez bien voulu faire de l'honnête jeune fille, une fille perdue, Dieu ne l'a pas permis le jour de la vengeance approche. Voici longtemps déjà que j'épie vos moindres démarches. Dès aujourd'hui au récit des malheurs de la famille Duvernay il m'est venu une inspiration subite, quelque chose me disait que vous ne deviez pas être étranger à ce crime.

En ressortant de chez Henri je me dirigeai vers cette maison... quelque chose m'y poussait et presque avec certitude, je me disais en chemin : " Je vais trouver ce que j'ai si longtemps cherché, savoir le secret de son opulence et le tenir enfin à ma merci ! " Je ne me trompais pas, comme vous le voyez, monsieur le vicomte de Morénas !

Et elle se releva implacable et fière.

Gaëtan agit de même, et la saluant avec une courtoisie affectée :

— Expliquez-vous, — dit-il, — je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

— Voici mes conditions, — répliqua-t-elle. — Ce papier, qui peut rendre à Henri Duvernay la fortune de son père, vous allez me le remettre à l'instant... je le veux...

— Rien que cela.

— Ce n'est pas tout ! avec ce qui vous reste d'argent comptant, avec le produit de la vente de vos bijoux, vous partirez immédiatement pour l'Australie, l'Amérique, n'importe où, pourvu que ce soit bien loin.

En dépit de sa perversité, Gaëtan semblait ému, cette belle jeune femme debout devant lui, l'air inspiré, semblable au génie de la rédemption lui prêchant la réhabilitation, l'avait ému, il hésitait.

— Vous acceptez donc ? — demanda Léona.

Ah ! — fit-il avec un accent de sincérité, — ne me pressez pas tant... laissez-moi du moins le temps de réfléchir.

— Non, — se récria-t-elle avec un généreux enthousiasme, — non, car la bonne influence qui semble vous dominer en ce moment s'évanouirait peut-être demain. C'est aujourd'hui même qu'il faut lui céder et sans retour... c'est à l'instant !

Il la regarda longuement, et comme entraîné malgré lui, comme réhabilité par son regard !

... Eh bien ? — conclut-il spontanément, — eh bien !... oui.

— Vous consentez ? — fit-elle avec joie.

— Je consens, — affirma-t-il d'un ton franchement résolu.

— Merci ! — reprit-elle. — Oh ! vous ne vous en repentirez pas, Gaëtan !... mais, comme je vous le disais tout à l'heure, c'est à l'instant même qu'il faut brûler vos vaisseaux, et vous réduire de votre propre main à l'impuissance du mal.

— Expliquez-vous, Léona !

— Ce papier... remettez-moi ce papier.

— Il est là, — répondit-il, dans cette chambre où vous êtes. Et il fit un pas vers l'escalier.

Les deux pistolets, un moment dissimulés dans les plis du manteau de Léona, reparurent soudainement dans ses mains.

— Ah ! — fit Morénas avec un accent de reproche, — ah ! de la défiance !

— Pardonnez-moi, — répliqua-t-elle, — mais vous m'avez déjà si cruellement trompée.

— C'est juste ! — reconnut-il humblement, — vous êtes dans votre droit... mais permettez-moi seulement d'avancer jusqu'à l'endroit où j'ai caché ce papier, tandis que vous, reculant pas pour pas, vous me maintiendrez à distance respectueuse, sous la menace de vos deux balles.

— Soit ! — accepta la jeune femme qui, pour lui laisser le chemin libre, rétrograda jusqu'au milieu de la chambre.

Le vicomte monta l'escalier, ni trop lentement, ni trop vite, et se dirigea vers le lit sculpté.

Puis, la main sur le cimier de l'écusson, se retournant vers Léona :

— C'est par ici ! — murmura-t-il avec un geste pour l'inviter à le suivre.

Elle n'avait qu'un pas à faire pour se trouver au-dessus de la trappe.

Ce pas, elle le fit.

Gaëtan aussitôt pressa le ressort, et la trappe s'ouvrant inopinément sous les pieds de Léona, elle disparut en jetant un grand cri.

A ce cri, répondit un éclat de rire du vicomte.

Son masque d'hypocrisie venait de tomber, dévoilant le cynique visage du démon triomphant.

Il courut vers le bureau, tira vivement le cordon d'une sonnette.

Puis, revenant vers la trappe, au bord du sombre orifice de laquelle il se pencha :

— Aucun bruit, — dit-il, — je ne vois rien... se serait-elle enfuie ? .. serait-elle morte ?

En ce moment, Frégor arrivait.

— A moi ! — lui cria son maître, — à moi... dans ce souterrain !

Et, le premier, il y descendit.

Frégor s'empressa de le suivre.

Un instant la chambre resta vide.

Dans les profondeurs du trou béant, on n'entendait que la respiration haletante des deux hommes.

Tout à coup, deux coups de pistolets... un double cri.

Puis, s'élançant hors du souterrain, la Jaconde reparut pâle, chancelante et les mains ensanglantées.

Nonobstant, prompto comme la pensée, elle traversa la chambre jusqu'à la porte secrète qui lui avait livré passage, franchit cette porte, la referma à clef derrière elle, et toujours courant, atteignit le jardin à travers lequel elle précipita sa fuite.

Déjà le vicomte, bondissant à son tour hors de la trappe, s'efforçait, mais en vain, de briser la porte secrète.

— Frégor ! — cria-t-il, — mais à moi donc, Frégor !

Le grand laquais se montra enfin, mais se traînant avec peine et comme blessé à la jambe.

Morénas lui-même avait du sang au visage ; une balle lui avait effleuré le front.

Tout à coup, par une des fenêtres, il aperçut la Jaconde s'enfuyant à travers le jardin.

— Damnation ! — rugit-il, — elle nous échappe !

Frégor, qui venait d'arriver jusqu'à la panoplie, tendit à son maître un long stylet napolitain.

Gaëtan s'en saisit avec un cri de bête fauve.

Puis, s'empressant d'ouvrir la fenêtre, il se campa dans l'attitude d'un bandit calabrais, la lame entre le pouce et l'index de la main droite.

Lancé de la sorte, le stylet fendit l'air en tournoyant, et disparut tout entier dans les plis flottants du manteau de la Jaconde qu'il sembla lui clouer juste au milieu du dos.

—Un beau coup !—admira froidement le laquais.

Léona ne jeta pas un cri. Elle recula d'un pas, et s'affaissa sur les genoux.

—Hurra !—fit Gaëtan,—elle ne parlera pas !

A peine achevait-il que la victime comme galvanisée par un suprême effort de courage, se redressa tout à coup, de nouveau bondit en avant, franchit la petite porte du jardin et, coupant en ligne droite à travers les terrains vagues, reprit sa folle course vers l'allée des Veuves.

Tout d'abord, Moréna, ivre de stupeur et de rage, avait écrasé entre ses dents le plus formidable des jurons espagnols. Puis, frappant le laquais du bout d'une canne plombée dont il venait de se faire une nouvelle arme :

—Marche donc !... cours donc !—lui cria-t-il,—oublie aussi ta blessure et viens avec moi... Si nous ne parvenons pas à la rejoindre à temps, nous sommes tous perdus !

Le maître et le valet se précipitèrent vers la grande porte d'entrée. C'était, on doit s'en souvenir, sur l'allée des Veuves que s'ouvrait cette porte.

Du premier regard, les deux bandits reconnurent avec joie que la route se trouvait, en ce moment, presque déserte.

Pas un piéton ; une seule voiture, un cabriolet de régie se dirigeant vers le rond-point des Champs-Élysées.

Il était plus que probable que celui par lequel il était conduit n'avait rien entendu, rien vu, et, sans pouvoir rien empêcher, poursuivrait son chemin.

Dans cet espoir, Moréna et son digne acolyte se reprirent à courir vers l'angle du jardin.

Déjà le cabriolet se trouvait au-delà lorsque, soudainement, il s'arrêta.

Le cocher se pencha au dehors, et bientôt tendit la main à la Jaconde qui, traversant la route comme un éclair, de même se hissa sur le marche-pied, disparut sous la capote.

Mais déjà Gaëtan arrivait ; il voulut s'élaner à la bride du cheval.

—Sauvez-moi de cet homme !—supplia épardument Léona.

—Dix louis !—s'écria Moréna au cocher,—vingt louis, si tu me laisses reprendre cette femme et si tu promets de te taire ?

—Merci !—répliqua narquoisement celui qu'on appelait aussi, chez les Sans-Soucis, le vicomte,—merci, cousin ! Vous m'avez soufflé jadis un bel héritage ;... chacun son tour !

Et le cheval reparti au galop, renversant presque le chef des Vampires, stupéfié par cette rencontre inattendue.

Quant aux paroles du cocher gentilhomme, nous nous réservons de les expliquer plus tard.

Moréna, cependant, s'était promptement remis de son trouble, et se retournant vers le valet :

—Des chevaux !—s'écria-t-il,—des chevaux à l'instant... que nous sachions du moins où cet homme va la conduire.

Frégor voulut reprendre sa course, mais dès les premiers pas il fut contraint de se laisser tomber sur un des talus de la route ; sa blessure ne lui permettait pas d'aller plus loin.

De plus en plus furieux, Gaëtan courut seul jusqu'à l'hôtel, sella lui-même un cheval, et partit à fond de train.

Mais, quelque diligence qu'il pût faire, il ne parvint pas à retrouver les traces de Léona.

Oh ! c'est que notre cocher-gentilhomme n'était pas moins alerte qu'expérimenté.

Ainsi qu'on a pu le voir tout à l'heure, il connaissait Moréna du moins comme parent, peut-être aussi comme ancien compagnon de plaisir. Il connaissait également la Jaconde.

En lui accordant sa protection, en la faisant ainsi disparaître, sa première idée n'allait pas au-delà d'une querelle d'amants. A peine avait-il eu le temps de regarder Léona.

Mais bientôt, se retournant vers elle :

—Oh ! mon Dieu !—s'écria-t-il,—cette pâleur... du sang... mais que c'est-il donc passé... qu'avez-vous donc, madame ?

Léona ne répondit pas ; elle était évanouie...

En voulant la soutenir de son bras, le manche du stylet se rencontra sous la main du vicomte.

La douleur ranima quelque peu Léona.

—Monsieur !—murmura-t-elle,—au nom de votre mère, cachez-moi ! sauvez-moi !... il m'achèverait... et je puis être la cause de beaucoup de bien, empêcher beaucoup de mal !

De nouveau, elle perdit connaissance.

Le vicomte se sentit étrangement ému.

—Ma foi !—se dit-il,—je ne suis pas payé pour être agréable à mon cher cousin, bien au contraire !... d'ailleurs, il s'agit d'une femme... et si belle !... allons... fouette, cocher !

Certain d'avoir dépisté toute poursuite, il se dirigea en droite ligne vers le faubourg du Temple.

Léona fut admise immédiatement à l'hôpital, et, grâce à l'argent qui se trouva dans sa bourse, placée au pavillon Gabrielle.

—La blessure est des plus graves, déclara le jeune médecin,—je ne puis pas me prononcer aujourd'hui.

—Je reviendrai demain,—répliqua le vicomte, qui s'intéressait de plus en plus à sa protégée.

—Demain... ce sera bientôt.

—Vers le soir ?

—Reviens demain soir !

Le cocher-gentilhomme n'eut garde de manquer au rendez-vous.

En l'apercevant, son ami secoua la tête d'un air sinistre.

—Serait-elle morte !

—Non... mais elle est fort mal, et je conserve bien peu d'espoir de lui conserver la vie. De plus, sa raison me semble fortement ébranlée...

—Folle ?

—Peut-être !

—Mais que s'est-il donc passé entre elle et cet homme ?—s'écria le vicomte.

—Celui qui l'a frappée,—demanda le médecin,—quel est-il ?

—Je ne puis te le nommer, ami. Pour elle-même je te demande le secret le plus absolu ; je me l'impose aussi, quant au peu que je puis savoir.

—Alors, c'est par elle seule que l'on connaîtrait la vérité ?

—Par elle seule.

—Si ce jour arrive, ce sera dans longtemps.

—Qu'entends-tu par longtemps ?

—Des semaines, des mois, des années... que sais-je ! C'est une terrible blessure que la sienne... la lame a presque effleuré le cœur !

—Pauvre femme ! Et elle n'est pas encore revenue à elle ? Elle n'a rien dit... rien murmuré ?

—Un seul mot, mais que ni les bonnes sœurs ni moi, nous ne pouvons définir encore. Un nom peut-être.

On soupa dans la chambre de l'interne, et la conversation se prolongea fort tard.

Au moment de partir, comme minuit sonnait :

—C'est l'heure de ma visite,—fit le médecin, veux-tu m'accompagner ?

—Oui.

Immobilité et pâle comme une morte, la blessée restait plongée dans le même évanouissement profond. Par intervalles seulement, ses yeux s'ouvraient tout à coup, un vague sourire passait sur ses lèvres. Elle était admirablement belle ainsi ! On eût dit une statue de marbre blanc, couchée sur un tombeau.

—Son âme est comme suspendue à un fil,—dit la sœur grise en s'agenouillant pour prier.

Tout à coup, Léona sembla vouloir parler,

Les deux amis se penchèrent, retenant leur souffle pour mieux entendre.

—Henri !... Henri !— murmura-t-elle distinctement.

—Pauvre fille !—se dirent les deux jeunes gens.

Et ils se retirèrent.

.....
A cette même heure, non loin de là, sur les bords du canal, les Vampires venaient de commettre un nouveau crime, dont ils se partageaient le produit.

Tout à coup, au milieu d'eux, le chef apparut, masqué comme toujours.

—Je m'absente pour deux mois,—dit-il,—durant ce temps, de la prudence et n'agissez qu'à coup sûr. Nous sommes tous en danger ; une femme a découvert notre secret. Antonio vous lancera sur la piste et vous la retrouverez... Il faut qu'elle meure !

—Elle mourra !—répondirent les bandits d'une même voix sinistre.

.....
Le lendemain matin, à la villa des Sans Soucis, Jacques Roqubert, Joseph Quentin, Christian, Henri Duvernay, se trouvaient réunis dans la salle commune.

Devant cette espèce de tribunal, Voratior et son ami Clopinet, à demi réveillés, à peine dégrisés, comparurent.

Joseph Quentin leur représenta la montre vendue par Adolphe, dit Lécureuil, en déclarant que ce misérable devait être l'un des assassins de Pierre Duvernay.

—Pas possible !—se récria Voratior.

—Du moins, il les connaît,—dit Jacques,—et par lui tu peux nous mettre sur leurs traces !

—Arrêtez !—répliqua Bibi,—je comprends... mais nous ne mangeons pas de ce pain-là... pas vrai Narcisse ?

—Surtout à l'égard, sinon d'un ami, du moins d'un hôte ! corrobora théâtralement Clopinet

—Ainsi,—s'écria Henri Duvernay,—vous ne voulez pas m'aider à venger mon père !

—C'est moi qui t'en prie, Voratior !—dit Christian !

—Eh !—s'écria Bibi,—je ne demanderais pas mieux. Mais Adolphe !

—Je m'engage, dit Roqubert,—s'il nous aide à découvrir le véritable meurtrier, fût-ce même à son insu... je m'engage à le faire passer en Amérique avec dix mille francs de prime.

—Tope ! A cette condition-là, c'est convenu !—s'empressa de répondre Voratior.

Puis, se retournant vers Narcisse :

—En chasse. Clopinet... en chasse !

V

NUIT DE NOËL.

Cette nuit-là, nuit de Noël, il y avait veillonn à la villa des Sans-Soucis.

Ils étaient là tous, ces joyeux compères l'oncle Raphaël, jadis grand prix de Rome, et présentement peintre en bâtiments,—le bonhomme Marcachut, chiffonnier, un ex-lauréat du concours général,—père A-tout-coup-l'on-gagne, ce Bénézet des macarons,—Drelindindin, le marchand de coco,—Clodion le Chevelu, carleu de souliers,—Orphée, le joueur d'orgue,—Gagne-Petit, le repasseur de couteaux,—Grenouillard, un poseur de robinets,—nos deux amis, Narcisse et Voratior, avec le terre-neuve Brutus entre eux, et tant d'autres encore, à commencer par Joseph Quentin, le digne président de la tribu.

Suivant l'usage, la séance s'était ouverte par une chanson de Béranger.

Celle qui porte pour titre : *L'Hiver* avait été choisie comme étant de saison, voire même de circonstance.

Effectivement, la bise sifflait tout alentour de la maisonnette, et la neige fouettait contre ses vitres qui flamboyaient dans la nuit à travers une épaisse couche de givre.

Il y avait déjà longtemps que les Sans-Soucis avaient répété en chœur le dernier couplet :

Sombre hiver, sous tes glaçons,

Ensevelis la nature.

Ton aquilon qui murmure,

Ne peut troubler nos chansons,

Notre esprit qu'amour seconde,

Au coin du feu, crée un monde.

Qu'un doux ciel toujours féconde,

Où s'aimer, tiens lieu de bien,

Que nos portes restent closes,

Et jusqu'au retour des roses,

Chauflons-nous, chauflons-nous bien !

Non-seulement on se chauffait, mais encore on buvait, et ferme.

Gardez-vous de croire cependant que ce fût une orgie. Personne n'était ivre. Une simple griserie, ce cordial et joyeux entrain qu'ont chanté les poètes de la truille.

Tous les convives gardaient une certaine dignité ; tous ils étaient fraîchement rasés, et portaient des habits neufs.

En outre, un certain confort se faisait remarquer dans l'ameublement, qui semblait renouvelé de la veille. Sur la table, une nappe éclatante de blancheur, pas une assiette écornée, des bougies dans de beaux flambeaux de cuivre aussi brillants que l'or et dans les verres, que remplissait le président, un vin de superbe couleur.

—T'as beau dire,—répondait en dégustant l'oncle Raphaël,—ça n'est pas de la piquette, ni même du petit bleu, c'est du bordeaux... je m'y reconnais... et du meilleur.

—Bah !—riposta Quentin,—qu'est-ce que ça te fait bois toujours !

—Soit ! je suis philosophe... et de ceux qui ne se plaignent jamais quand le vin est trop bon. Mais je n'en suis pas moins pour ce que j'en ai dit : il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de surnaturel. Pas vrai, vous autres ?

—Assurément,—répondirent en chœur tous les voisins ?—il y a de la gabegie là-dessous !

—Mais non !—voulut nier Joseph...

—Mais si !—répliqua Marcachut,—tout le monde a remarqué cette espèce d'ensorcellement ; voici bientôt deux mois que ça dure. D'abord et d'une, un beau matin ce furent tous nos petits gagne pain qui se trouvèrent renouvelés, métamorphosés comme par enchantement. A moi, le chiffonnier, une belle hotte neuve, un fin crochet d'acier, une lanterne premier numéro, et d'un tel reflet, qu'on dirait presque un phare !

—A moi,—s'écria le père Raphaël,—une boîte de couleurs en acajou, une échelle légère comme une plume et tout le tremblement !

—Ce n'est rien encore auprès de mon joli tourniquot, qu'il n'y en a pas un pareil pour faire tirer des macarons !—renchérit le père A-tout-coup-l'on-gagne.

—Et ma fontaine à coco !—se récria Drelindindin,—une vraie pagode chinoise, avec toute sorte d'ornements, de clochettes, de girouettes, de dorures, d'argentures, d'enluminures... au point que tous les amateurs accourent maintenant à mon refrain, à la fraîche ! à la fraîche ! Qui veut boire !

Puis, ce fut le tour de Clodion le Chevelu, de Grenouillard et des autres convives, qui tous avaient été gratifiés par un bienfaiteur inconnu, de quelque merveille réalisant leur idéal.

—D'où ça nous est-il venu ?—demandèrent-ils à la fois,—quel est le mystérieux auteur de toutes ces surprises ?... tu dois le savoir, toi, Quentin... parle ?

—Je n'en sais pas plus que vous,—répondit-il,—ou du moins, je n'ai pas le droit d'être indiscret... parole d'honneur !

Il y eut un murmure d'incrédulité.

—Pourquoi vous creuser ainsi la cervelle ?—reprit Joseph,—pourquoi tant chercher le mot de cette énigme ? Il ne vous est rien survenu que de très agréable... jouissez chacun de votre lot, sans même regarder de quel côté du ciel il vous tombe. N'êtes-vous donc plus des philosophes ?

—Toujours ! philosophes à mort, les Sans-Soucis ! Cependant...

—Eh bien ?... quoi ?... Est-ce qu'il ne s'est pas rencontré parmi nous plus d'un transfuge qui, se reprenant à ses rêves d'ambition, a fait fortune. Supposez qu'un de ceux-là, se res-

souvenant des anciens jours et des anciens camarades, ait voulu leur envoyer à chacun son petit cadeau, sous le voile discret de l'anonyme.

— Oh ! oh !

— Préférez-vous croire à quelque bien-saisant magicien, à quelque bonne fée...

— Il n'y en a plus de magiciens !... il n'y en a plus de fées !

— Qui sait ! — conclut Joseph avec un malicieux sourire, — moi qui ai reçu aussi mon cadeau... et c'était un magnifique stradivarius à la place de mon vieux violon... je me suis contenté d'un simple remerciement à cette providence invisible qu'a chantée notre ami Béranger, au Dieu des honnes gens !

Jusqu'alors, — et c'était chose des plus remarquables, — Voratior était resté silencieux. De même, Narcisse Clopinet.

Il n'était pas jusqu'au terre-neuve Brutus qui ne parût contrarié, humilié, dépité, mécontent de lui-même.

Tous les trois, cependant, ils avaient fait honneur au festin, mais comme à regret et sans se permettre de rire.

Ne pas rire, ne pas parler... Voratior ! Il fallut qu'il se fût passé dans l'existence du jeune vagabond quelque chose de vraiment extraordinaire.

A cette dernière rasade, Bibi n'y put tenir davantage.

— Cristi ! — s'écria-t-il soudainement, — ah ! sacristi... ça vous pique le nez... ça vous grimpe au cerveau...



Et tous, en trinquant :

Le verre en main, gaiment je me contie
Au Dieu des bonnes gens.

Il s'ensuivit que les verres se trouvèrent vides.

— Passons aux derniers flacons ! — poursuivit le président, qui s'absenta durant quelques secondes, et reparut avec une demi-douzaine de bouteilles si faciles à reconnaître, que chacun aussitôt s'écria :

— Des goulots à casque d'argent !... mais c'est du champagne !

— Vous croyez ! — fit Joseph Quentin de son air le plus bonhomme, — je ne dis pas non... mais je ne dis pas oui... tout est possible. Un de nos amis m'a envoyé ça... buvons... quand ce ne serait que pour savoir à quoi nous en tenir !

Deux premiers bouchons sautèrent au plafond, l'air pétilla dans les verres.

Puis se retournant vers son voisin :

— Pas vrai, Narcisse ?

— *Veritas veritatum* ! — répéta le docte Clopinet, — *experto crede Roberto*... nous en bûmes une fois... dans le grand monde.

Ces derniers mots se perdirent dans un hurra général.

— Ils ont parlé ! ils rient ! le charme est rompu ! les voilà désensorcelés !

Mais, tout à coup, Joseph Quentin se levant :

— Amis, dit-il, buvons aux absents.

Il se fit un grand silence.

Le président poursuivit :

— Les absents sont au nombre de deux. Le premier, Christian, ou plutôt Christiani, mon cher élève, en ce moment à Londres, où son succès tient de l'enthousiasme. Non seulement il me l'a écrit et me charge de vous le dire, mais tous les

journaux anglais et français en font foi. A la suite de son dernier concert, on a dételé les chevaux de sa voiture et, comme en un char triomphal, tout un public, ivre de son talent, l'a reconduit jusqu'à son hôtel. Ce talent, amis, Christian le doit peut-être à votre hospitalité. Il le reconnaît lui-même, et vous en remercie une fois de plus. Dans une quinzaine il sera de retour à Paris, où les mêmes ovations l'attendent. Désormais sa fortune et sa gloire sont assurés, mais il n'en sera pas moins, — c'est Joseph Quentin qui s'en porte garant, — votre camarade et votre ami. Je bois à la santé de notre illustre virtuose !

— Minute ! — se récria l'éloquent Narcisse, — je suis loin de m'opposer à ce toast, mais je propose qu'on adjoigne au nom de Christian celui de son digne remplaçant, celui de Henri Duvernay, qui, par le pinceau... j'espère et je le crois... ne tardera pas à mériter un succès pareil. Ils seront frères par le talent comme ils le sont par l'amitié. Je demande qu'on boive en même temps à tous les deux... *Arceles ambo!*

— Ce qui veut dire en bas des arcades, — expliqua tout bas Vorator.

Déjà tous les Sans-Soucis s'étaient écriés en agitant leurs verres :

— A la santé de Christian et de Henri, nos deux grands artistes !

Henri était là. Depuis six semaines, il habitait le logis de Christian, il travaillait sans relâche, afin de suivre un aussi encourageant exemple.

En quelques simples paroles, venues du cœur, il remercia les Sans-Soucis dont, à son tour, il était l'hôte.

Il y avait quelque chose de touchant dans le naïf patronage de ces hommes qui, n'ayant pu réussir eux-mêmes, s'applaudissaient sincèrement de voir réussir leurs deux jeunes amis.

Quelques mots s'échangèrent relativement aux merveilleux progrès qu'en si peu de temps avait réalisés le jeune peintre. Le plus chaleureux de ses admirateurs, c'était Vorator.

Il est vrai que Vorator remplissait auprès de Henri les mêmes fonctions que, naguère, auprès de Christian.

A cette différence près que, de groom, il était devenu rapin.

— Que c'est beau la peinture ! — conclut-il, — et quel talent que celui de mon nouveau patron ! Sans compter qu'il veut bien me donner des leçons de dessin, et que j'y mords déjà crânement. Pas vrai, monsieur Henri ?

— Si tu veux travailler, — répondit le jeune Duvernay, — tu deviendras un caricaturiste.

— Accepté l'horoscope ! — répliqua Bibi. Quant au travail, malheureusement, il n'y a pas mèche pour le quart d'heure : nous sommes trop sérieusement occupés, Clopinet et moi... Hélas !

Il regardait Narcisse, qui leva les yeux vers le plafond d'un air sombre.

Brutus lui-même, Brutus eut un espèce de baillement qui pouvait, à la rigueur, passer pour un soupir.

Quel étrange souci, quelle grave affaire troublait donc ainsi ces trois inséparables compagnons de la joyeuse bohème !

Bibi, cependant, poursuivit :

— N'importe ! Vous avez beau dire, c'est pas moi qui figurerai jamais des petits tableaux dans le genre de celui que vous avez laissé emporter l'autre jour par M. Isaac, votre brocanteur en gants jaunes... ce que je ne crains pas de qualifier de très fatal ! Demandez plutôt à Clopinet ?

— Extrêmement fatal ! — corroborait dogmatiquement celui-ci.

— Mais pourquoi cela ? — fit le jeune Duvernay, — je vous le demande encore... Pourquoi ?

— C'est notre secret ! — répondirent-ils tous les deux en échangeant un regard chargé de mystères.

Henri n'eut pas le loisir d'insister ; toutes les conversations particulières cessèrent de rechef, au bruit de la sonnette présidentielle.

Joseph Quentin reprit la parole en ces termes :

— Le second des absents auquel il nous faut boire, c'est ce franc et brave gentilhomme qui s'appelait ici le vicomte. Vous

le savez tous, camarades, il avait soudainement disparu, sans même nous laisser un adieu, un souvenir. Déjà peut-être vous le traitiez de déserteur, d'ingrat. Il n'en est rien. Hier soir j'ai reçu cette lettre, avec prière de vous la lire à tous au réveillon de Noël. Écoutez ce que vous écrit le vicomte !

Il y eut un mouvement de chaises, quelque chut... puis un silence, au milieu duquel Joseph Quentin lut à haute voix ce qui suit :

Constantine, 17 décembre 1837.

“ Mon cher sauveur,

“ Rassurez-vous, je ne me suis pas rependu, *non bis idem*. Je suis vivant, bien vivant, et de plus, s'il vous plaît, déjà caporal.

“ Mais, avant tout, il faut vous expliquer comment et pourquoi je me suis fait soldat.

“ Pourquoi ?... ce serait assez difficile à dire, et je vous demande la permission d'en garder le secret. Sachez seulement que ma résignation de Sans-Soucis commençait à me peser. J'avais cru pouvoir vivre et vieillir ainsi... non... je suis de ceux auxquels il faut un but, de l'activité, une ambition... ne fût-ce que celle du bonheur. Un vague espoir avait brillé à mes yeux... une circonstance fortuite est venue briser cet espoir. J'ai voulu mourir derechef, mais utilement cette fois, glorieusement, pour mon pays, sur un champ de bataille. Que voulez-vous, mon vieil ami... on ne peut pas se refaire, et je suis né gentilhomme.

“ Donc, un beau matin, soudainement, spontanément, j'ai vendu mon cheval et mon cabriolet, je suis parti pour l'Afrique, où l'un de mes parents commande la légion étrangère, et c'est dans cette légion que je me suis engagé.

“ Au bout d'un mois à peine, j'étais caporal. Hier nous avons rudement brossé les Bédouins ; on parle de me faire sergent. Vous voyez que je n'y vais pas de main morte, et que je rattrape grand train le temps perdu. Vive l'Afrique. C'est un pays où les enfants prodiges prennent leur revanche, où les gens de cœur se relèvent... à moins qu'ils ne se fassent casser la tête, et c'est peut-être le mieux qui puisse m'arriver... à la grâce de Dieu !

“ En attendant, je porte fièrement mes sardines, et suis heureux comme le poisson dans l'eau. Bien souvent, je pense à vous, aux braves amis que j'ai laissés là-bas. Ah ! si jamais je recouvrais une fortune... ils en auraient leur part. Ne sont-ils pas un peu mes frères !

“ Ne riez pas trop de cette velléité généreuse, elle m'est inspirée par une rencontre assez bizarre. Dans cette légion étrangère, il y a des ex-sacripants de tous les pays. L'un d'eux... bien que refusant de s'expliquer encore, m'a laissé entrevoir... Mais non, je dois m'arrêter, je m'arrête, en vous priant de me pardonner ce second logogriphe. Tout ce que je puis, tout ce que je veux vous dire, c'est que s'il parvient quelqu'un heureux changement dans ma destinée, vous en serez le premier instruit, vous et les vôtres.

“ Au revoir... adieu peut-être... vrai sage et grand cœur que vous êtes. Je serre fraternellement la main à tous les Sans-Soucis. Je suis et serai toujours,

“ Votre tout reconnaissant, votre tout dévoué

“ caporal et vicomte,

“ GEORGES DE MONTBRUN.”

“ P. S. Faites agréer mes sincères félicitations à mesdemoiselles Jeanne et Jenny, nos deux charmantes filleules. Avant de partir, grâce à l'indiscrétion de quelqu'un que je ne veux pas nommer, j'ai su qu'elles avaient retrouvé leur père, qu'elles étaient riches... ce qui prouve une fois de plus que le ciel est juste.”

En terminant ce post-scriptum, où il était question d'un indiscret, Joseph Quentin, comme pour le chercher, promena son regard sur tous les convives.

Vorator eut une certaine rougeur au front, mais ne se trahit pas autrement, sinon vis-à-vis de lui-même.

— Le vicomte ne m'a pas prononcé, — murmura-t-il, — c'est bien de sa part, et je me tairai aussi, car j'ai deviné son secret, moi !

Quant aux autres convives, ils avaient écouté la lecture de la lettre avec un vif intérêt, avec une émotion croissante, et ce fut par une chaleureuse acclamation qu'ils répondirent à ce toast que porta Joseph Quentin :

—A la santé de notre ami Georges de Montbrun, caporal et vicomte !

Puis l'oncle Raphaël :

—Si c'était le vicomte qui se soit fait notre bonne fée ? Si c'était lui l'auteur de toutes nos métamorphoses.

—Pas possible,—repartit Drelindindin,—puisque tous ces trucs ont eu lieu jour par jour, ou plutôt nuit par nuit... hier encore des habits neufs à chacun, aujourd'hui du bordeaux, du champagne... et qu'il est en Afrique ; il aurait donc le bras bien long.

—Sans compter,—ajouta Marcachut,—que nous sommes ici trente et quelques, et que notre renfrusquement général a dû coûter trop gros pour un prêt de caporal.

—Non,—conclurent plusieurs voix,—ça n'est pas lui... ça n'est pas le vicomte.

—Il me pousse une idée ! s'écria le père A-tout-coup-l'on-gagne.

—Voyons l'idée ?—questionnèrent ses voisins.

—La lettre ne mentionne-t-elle pas que nos pupilles ont retrouvé leur père et que, maintenant, elles sont dans l'opulence ?

—Au fait !—répliqua le chœur,—la lettre dit cela... est ce vrai ?... faut qu'on le sache !

Le président se leva pour répondre :

—C'est la vérité,—dit-il,—j'avais mission de vous l'annoncer au dessert. Oui, Jacques Roquebert est de retour auprès de ses filles, et notre rôle de tuteurs n'a plus raison d'être... oui, Jacques Roquebert a fait fortune là-bas... c'est un père d'Amérique.

—Eh bien !—fit le honhomme Macaron qui revenait à son idée,—eh bien, si c'était lui, si c'étaient elles ?

Une dizaine de Sans-Soucis appuyèrent cette hypothèse.

Mais Joseph Quentin s'empressa de répliquer :

—Quelle apparence que ces deux jeunes filles aient prévenu les besoins, deviné les souhaits de chacun de vous, et, chez chacun de vous, se soient introduites pour remplacer, sans être aperçues, un objet ancien par un objet nouveau, de vieux habits par des habits neufs. Non, cela n'est pas... non... non, cherchez autre chose !

—Faut bien s'en rapporter au président,—fit Drelindindin,—on sait qu'il n'aime pas à mentir, même pour le bon motif. Du reste, voici près d'un mois que nous ne les avons pas revues, nos filleules.

—Parbleur !—grommela Clodion-le-Chevelu, qui avait le vin ombrageux,—parbleur... elles nous oublient, elles nous renient... c'est des ingrates !

—Halte-là ! se récria Joseph en désignant la vieille tirelire, qui se trouvait toujours à la même place, à la place d'honneur,—halte-là, farouche Mérovingien... je proteste au nom de tous les gros sous qu'elle a reçus, et dont le compte est inscrit au ciel... je proteste au nom de Jeanne et Jenny, mes deux filles et les vôtres. Elle n'oublieront jamais ce que vous avez fait pour elles, elles vous en seront éternellement reconnaissantes... Oh ! quant à cela, foi de Joseph Quentin, j'en réponds !

—Faut m'excuser.—balbutia Clodion,—j'ai-z-évu tort... je me rétraque, et c'est à leur santé que je vide mon verre.

—Bravo !—crièrent d'une seule voix tous les Sans-Soucis,—hurrah ! à la santé de Jeanne et de Jenny... à la santé de nos pupilles !

Puis, après cette rasade :

—Un peu de patience,—reprit le président,—tout s'expliquera, mais seulement à l'heure convenue... à trois heures du matin, quand vous irez reprendre vos gros souliers et vos sabots que je vous ai fait déposer tout alentour de la grande cheminée de la cuisine, où brûle la bûche de Noël.

—Comme les petits enfants bien sages,—dit en riant Drelindindin,—pour attendre l'étréne du bon Jésus !

—Vous êtes de grands enfants,—répliqua Joseph, et si le bon Jésus ne daigne pas descendre vers vos sabots, peut-être à sa place enverra-t-il quelques-uns de ses anges !

—Bah ! fit l'oncle Raphaël,—maintenant que nous voici tous remontés à neuf, nous n'avons plus besoin de rien.

Quentin répondit :

—Tu oublies le vœu formulé par toi-même au commencement du repas !

—Quel vœu ?

—As-tu donc laissé ta mémoire au fond d'une bouteille ?

—Ah ! oui, je me souviens... le rêve que caressent tous les gueux d'ici-bas, l'idéal que tous les gueux ici présents ont acclamé lorsqu'hier soir, en nous asseyant à cette table, je me suis mis à rêver tout haut... cent écus de rente !

—C'est-à-dire l'indépendance, le nécessaire, la fortune pour un Sans-Soucis !—s'écria Drelindindin.

—Oui... oui... ce serait tout cela,—fit le chœur.—Oh ! cent écus de rente !... cent écus de rente !

—Eh bien,—reprit Joseph,—pourquoi ce souhait-là ne se réaliserait-il pas comme les autres ?...

—Bigre !—riposta Marcachut,—comme tu y vas, président... cent écus de rente à chacun de nous... mais faudrait être une fée millionnaire pour se permettre de ces générosités-là.

Quelques instants plus tard, la cafetière circulait autour de la table, en compagnie des carafons de liqueurs.

—Mazette !—déclara le premier l'oncle Raphaël,—ça n'est pas notre cafiot ordinaire. Du pur moka... cognac premier choix... et des cigares idem. C'est le digne complément de ce dîner... merveilleux, et pour soixante-quinze centimes par tête... c'est moi qui m'abonnerais à c'ordinaire-là !

—En avant le voyage au pays de Cocagne !—répliqua Drelindindin :

Puis, divers groupes s'étant formés, la conversation se particularisa entre eux.

.....
Dans un coin de la salle, un peu à l'écart, quatre de nos principaux personnages étaient assis.

Henri Duernay, Joseph Quentin, Narcisse Clopinet, Voratior.

—Non,—refusait ce dernier,—nous ne vous dirons rien. Chacun ses cachoteries. Ce n'est pas encore le moment de découvrir le pot aux roses... pas vrai, Narcisse ?

—Permetts-moi seulement,—fit Clopinet,—de rappeler en quelques mots les premiers épisodes de notre chasse à *L'écureuil*.

—Va, mon bonhomme, va !—continua Voratior.

Narcisse parla en ces termes :

—Vous connaissez très-probablement la fable intitulée *le rat de ville et le rat des champs*. Tel fut notre début avec l'insaisissable Adolphe. Nous lui avons offert un souper à la belle étoile, il nous rendit à déjeuner dans l'appartement qu'il habitait, ou plutôt qu'il semblait habiter alors. Un assez bel appartement, un très-bon déjeuner. Mais au dessert, comme l'ami Voratior se disposait à faire jaser notre amphitryon que, préalablement, nous avions aux trois quarts grisé, un bruit de pas se fait entendre, un chapeau de gendarme se montre... et crac... par une porte secrète, évanoui, disparu... pas plus d'Adolphe que sur ma main ! Pour surcroît de désappointement, on nous arrête tous les deux, Bibi et moi... on nous garde en prison durant quinze jours et, sans la bienheureuse intervention de M. Roquebert, nous y serions encore.

—On sait cela,—fit le jeune Duernay,—mais depuis votre délivrance, malgré toutes vos promesses, malgré tout l'argent qu'on vous a donné...

—Ah ! voilà,—interrompit Voratior,—voilà précisément pourquoi nous ne voulons plus ni rien demander, ni rien dire. D'ailleurs M. Jacques a paru vouloir s'adresser à la police, et ça n'est pas de jeu. On m'a signé, comme dirait, un sauf-conduit en blanc pour Adolphe. C'est moi seul qui dois le pincer, et si je n'ai pas encore réussi, ça n'est pas ma faute, ni celle

de Clopinet. Nous avons trimé, travaillé, comme deux petits Vidocq. Quant à l'argent, il a été dépensé pour les besoins de la cause, et pas autrement, foi de Bibi ! Il n'est pas un tapis-franc que nous n'ayons exploré, pas un filou auquel nous n'ayons rinoé le bec, pas un déguisement que nous n'ayons revêtu, pas une comédie que nous n'ayons jouée pour retrouver enfin la piste d'Adolphe... rien encore... toujours rien... rien... rien !

—Peut-être,—observa Joseph Quentin,—peut-être n'est-il plus à Paris !

—Si fait !—s'écria Vorator, —à preuve, ces quelques lignes que publiait hier la *Gazette des Tribunaux*,

Il avait sur lui le journal, il lut ce qui suit :

« On n'a rien pu découvrir encore relativement au vol audacieux qui fut commis, dimanche dernier, chez le changeur avoisinant le théâtre du Palais-Royal. C'est à l'heure même où le public entrait au théâtre, c'est tandis que la queue défilait devant la fermeture de la boutique que les voleurs s'y sont introduits. Ils ont fait main-basse sur tous les menus bijoux qui s'y trouvaient. Fort heureusement, la caisse, qui contenait des valeurs importantes, leur a résisté. Aux traces des pesées ainsi qu'à la fracture des portes, la justice a cru reconnaître la main d'un évadé de Poissy, le trop célèbre Adolphe dit Lécureuil, qui faisait partie de la bande des Vampires... on est sur ses traces. »

—Je t'en souhaite !—conclut Vorator,—si quelqu'un parvient à remettre la patte sur lui, ce sera Bibi... pas un autre.

—Mais comment espères-tu ?—voulut questionner Henri.

Que je trouve seulement dans mon sabot ce que j'ai souhaité pour ma part, à savoir : vingt-cinq napoléons, plus le petit tableau que vous avez vendu à M. Isaac, et je répons du reste.

—Mais Isaac est parti pour Londres...

—Ça regarde la fée... suffit !

Un sourire effleura les lèvres de Joseph Quentin.

—Attendons !—dit-il.

—Quant à moi,—reprit Clopinet,—l'objet de mon vœu... c'est un habit noir... ne me demandez pas ce que j'en prétends faire... l'avenir vous le dira.

Une dernière chanson réunit de nouveau l'assemblée tout entière.

A mesure que l'instant décisif approchait, une certaine anxiété se manifestait parmi les Sans-Soucis.

La façon vraiment merveilleuse avec laquelle s'étaient réalisés leurs premiers désirs, la singulière insistance de Joseph Quentin à l'endroit des chaussures déposées sous le manteau de la cheminée, l'air mystérieux du président, les quelques plaisanteries qu'il laissait échapper, ses regards, son sourire, tout enfin contribuait à maintenir ses amis sur des charbons ardents. Ils sentaient que quelque chose d'étrange allait s'accomplir, ils étaient agités par toutes sortes d'espérances et de curiosités. Joseph l'avait bien dit, c'étaient de grands enfants ; ils attendaient impatiemment leurs cadeaux de Noël, et, tout en bâtissant chacun ses châteaux en Espagne, à chaque instant leurs regards se dirigeaient vers le vieux coucou dont l'aiguille, trop lente à leur gré, mesurait les dernières minutes qui les séparaient encore du grand moment.

Enfin, trois heures sonnèrent.

—Entrez,—dit Joseph Quentin,—entrez tous !

Et il leur ouvrit la porte.

VI

ANGES ET DÉMONS.

Aussitôt le passage libre, tous les Sans-Soucis avaient disparu dans la pièce voisine, à l'exception du seul Henri Duvernay.

Enrôlé depuis trop peu de temps dans la fraternelle association, étranger à tous les services qu'elle avait pu rendre, il n'avait droit à aucune espérance.

A la rigueur, on en aurait pu dire autant de Vorator, un simple louveteau, de Clopinet qui n'était guère autre chose qu'un néophyte.

Aussi, se rendant parfaite justice, ils n'avaient manifesté que des prétentions fort modestes.

On sait quels avaient été leurs souhaits.

En revanche, comme dans cette corporation presque entièrement composée de vieillards ou tout au moins d'hommes mûrs, ils se trouvaient être les seuls jeunes, les seuls alertes, ils s'étaient précipités les premiers, ils avaient devancés tous les autres, et, même avant que ceux-ci ne se fussent penchés au-dessus de leurs sabots, ils étaient de retour dans le salon.

Clopinet, rapportant, admirant un superbe habit noir.

Vorator, faisant sauter vingt-cinq louis dans sa main droite et, de la gauche, suspendant au-dessus de sa tête le petit tableau désiré.

Ce tableau représentait les buttes Chaumont.

Adolphe, debout dans son attitude de bête fauve et promenant sur tous les alentours son regard inquiet, en était la physionomie principale.

—Est-il ressemblant ce gueux-là !—dit Vorator,—oh ! maintenant que je te tiens déjà en peinture, gare à toi pour tout de bon, Lécureuil !

Il fut interrompu par la rentrée soudaine et tumultueuse des Sans-Soucis.

Chacun d'eux tenait une espèce de parchemin plié en quatre.

Quelques-uns avaient ouvert déjà le leur, mais soit que la lumière du foyer ne leur en eût pas permis la lecture, soit qu'ils ne pussent en croire leurs yeux, ils se précipitèrent vers les bougies, ils en approchèrent anxieusement le papier qui tremblait dans leurs mains.

Les autres s'éparpillant tout alentour de la table, s'empresèrent également de lire.

Tout à coup, ce même cri de stupéfaction et de joie sortit de toutes les bouches :

—Un coupon de trois cents francs de rentes !

Ils s'entre-regardèrent les uns les autres, se demandant des yeux s'ils ne rêvaient pas.

Mais non ! Il n'y avait plus moyen de douter... c'était vrai ! c'était bien vrai !

Mais l'oncle Raphaël, le plus fier de toute la bande, finit par obtenir la parole ; il s'écria :

—Minute ! nous avons accepté à l'aveuglette de petites surprises amicales, de simples bibelots sans conséquence. Mais un aussi beau présent, et sans savoir de qui ça vient... Halte-là !... notre dignité s'y oppose !...

—Il a raison,—approuvèrent quelques voix... Nous demandons à connaître le mystérieux bienfaiteur... oui... oui... quel est-il ?

Les autres n'osaient se prononcer d'une façon aussi héroïque. Mais, déjà tout refroidis, ils faisaient la grimace et se gratifiaient l'oreille.

—Ah ! reprit Quentin,—vous tenez absolument à savoir...

—Oui... oui... absolument... sinon, non !

—Eh bien... on avait prévu cela, on va venir... écoutez !

Au milieu du silence, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la villa.

Tous les Sans-Soucis voulurent se précipiter vers la porte.

Mais Joseph leur barrant le chemin :

—Attendez...—commanda-t-il,—attendez !

Tous ils restèrent immobiles, anxieux, le cou tendu, la bouche béante.

On n'entendait plus que leurs souffles oppressés, que le battement de leurs cœurs.

Puis, au dehors, un bruit de pas sur le perron.

Bientôt enfin la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, Jeanne et Jenny parurent sur le seuil.

Derrière elles, Jacques Roquebert.

Quentin referma vivement la porte.

Les deux jeunes sœurs étaient enveloppées dans de larges par-dessus d'une coupe élégante.

Lorsque s'écartèrent ces pardessus, lorsque les capuchons retombèrent en arrière, on aperçut deux ravissantes toilettes de bal, en gaze azurée, que pailletaient des étoiles d'argent.

Ce gracieux travestissement les rendait encore plus charmantes.

Sur leur blonde chevelure, une couronne de myosotis, bleue comme leurs yeux bleus.

Parmi les Sans-Soucis, il y eut un long murmure d'admiration.

Le plus ému, le plus charmé de tous, c'était Henri Duvernay. Comme il les regardait toutes les deux, comme il regardait surtout Jeanne !

Joseph Quentin, cependant, s'était écrié :
— Vos bienfaitrices, vos deux bonnes fées... les voici, ce sont vos filleules !

Roquebert, à son tour, s'avança.
— Mes amis, — dit-il, — il y a de cela dix neuf ans, jour pour jour, heure pour heure, dans cette même salle, une pauvre jeune femme, recueillie par vous, se mourait... et vous lui donniez cette suprême consolation d'adopter les deux enfants qu'elle venait de mettre au monde. Sans votre généreux secours, mes filles n'eussent pas même vécu. Comme premier bienfait, elles vous doivent la vie. Vous avez protégé leur berceau, veillé sur leur enfance, et, fidèles à votre serment, vous leur avez servi de pères. Un jour enfin, par un dernier sacrifice, leur avenir fut assuré. Merci... merci pour chacun des gros sous déposés dans cette tirelire... mais, sachez-le bien, ce qu'on donne aux pauvres on le prête à Dieu, et c'est Dieu lui-même qui m'a fait riche, afin que je puisse acquitter sa dette. Acceptez donc, mes amis, acceptez !

— Acceptez ! — répétèrent les deux jeunes filles en faisant un pas vers les Sans-Soucis, en joignant les mains comme pour une prière.

Puis, comme personne ne répondait encore :
— Au nom de notre mère ! — ajouta Jeanne, — elle nous regarde, elle nous écoute... son âme plane ici pour vous bénir. Et ne croyez pas que nous soyons quittes envers vous... oh ! non... non... bien que nous ayons retrouvé notre père, nous sommes vos filles encore... toujours vos filles !

— Voilà pourquoi vous n'avez pas le droit de refuser, — s'écria Jenny, — ou ne refusez pas ses enfants. Quoi ! nous serions riches, heureuses, et vous ne partageriez pas notre fortune, notre bonheur... Ah ! vous seriez des ingrats !

— Embrassez-nous donc en signe de consentement, — conclurent-elles d'une même voix. — A ceux-là seulement qui répondent oui, nous offrons nos deux joues.

— Alors personne ne dira non ! — s'écria l'oncle Raphaël en donnant l'exemple.

Et ce fut comme une joyeuse procession de baisers paternels. Joseph Quentin se présenta le dernier. Il avait des larmes de joie plein les yeux.

Jusqu'alors Henri Duvernay s'était tenu discrètement à l'écart.

— Eh bien ! — lui dit Jacques Roquebert, — eh bien, vous, le fils de mon pauvre Pierre... est-ce que vous n'allez pas embrasser à votre tour celles qui sont devenues les sœurs de Charlotte !

Le jeune homme s'empressa d'obéir à ce cordial appel, et tout en approchant ses lèvres des joues rougissantes des deux jeunes filles :

— Oh ! — leur dit-il tout bas, — merci pour ma sœur... merci pour ma mère !

Durant ce temps-là, Jacques Roquebert faisait connaissance avec les Sans-Soucis. A chacun d'eux, il allait serrer la main.

Quand arriva le tour de Voratier et de Clopinet :

— Vous aurez aussi vos cent écus de rente, — leur dit-il, — mais je me réserve de vous les donner plus tard, après l'exécution de votre promesse. Du reste, à votre âge, il faut que cette petite fortune soit pour vous la source d'un avenir honorable, et j'y songe.

— Accepté de confiance et les yeux fermés, — répliqua Bibi, — mais pour le quart d'heure nous nous contentons de notre part, c'est-à-dire des moyens de tendre notre piège à L'écureuil. Il y tombera, j'en réponds. Après de quoi, nous vous laisserons

carte blanche... Un avenir honorable, mais ça n'est pas de refus... Saluez donc, Narcisse !

Joseph Quentin venait de déboucher les dernières bouteilles de champagne, et remplissait de nouveau les verres.

— A Jeanne et Jenny ! — proposait-il, — à Jacques Roquebert !

Et, durant près d'une heure encore, la joyeuse fête continua, présidée par les deux souriantes fées à la robe d'azur semé d'étoiles.

Jacques Roquebert remonta enfin en voiture avec ses deux filles.

Après une nuit de bal, terminée par cette scène d'émotions, elles devaient avoir grand besoin de repos.

En redescendant par le faubourg du temple, on passa devant les *Vendanges de Bourgogne*.

Les fenêtres du célèbre restaurant resplendissaient de lumières, autour desquelles on entrevoyait tourbillonner une folle bacchanale, tout retentissante de cris et d'éclats de rire.

— Oh ! oh ! — fit l'une des deux sœurs, — il paraît que là aussi, on s'amuse ?

— Qui sait ! — répondit leur père, — qui sait si ce n'est pas seulement du bruit... le bruit n'est pas toujours le plaisir !

Non loin de là, sur les bords du canal, dans un sordide cabaret, ayant pour enseigne *au Chat noir*, un troisième réveillon avait eu lieu, dans cette même nuit de Noël.

Là une orgie ; mais une orgie sans luxe et sans bruit, presque sans lumière.

C'était le repaire des Vampires.

Depuis quelque temps, une sorte de fatalité providentielle s'était appesantie sur cette redoutable bande. A la suite d'un procès célèbre, le bague et l'échafaud en avaient pris plus d'un tiers ; un autre tiers avait péri, de mort violente ou soudaine.

Ils se trouvaient réduits au nombre de sept, y compris le cabaretier lui-même.

C'étaient d'ignobles bandits, au visage patibulaire, aux regards abrutis, aux allures de bêtes féroces.

Parfois, la rentrée de quelque guetteur nocturne, ou bien un sifflement lointain, leur signalait une nouvelle occasion, un nouveau crime.

Ils se redressaient alors, ils bondissaient vers le quai désert, ils se perdaient en rampant dans la brume, et quand l'un d'eux venait à passer sous le vague rayon d'un réverbère, on entrevoyait briller dans sa main la lame d'un couteau.

Quelques instants plus tard, les Vampires rentraient dans leur bouge, et se remettaient à boire.

L'argent avec lequel ils payaient, c'était le prix du sang ! Une lampe fumeuse éclairait seule ce coupe-gorge.

Vers les deux heures du matin, complètement ivres, ils s'écrièrent :

— Du punch, Chat-Noir... il nous faut du punch !

— Voici le moment ! — murmura tout bas le Chat-Noir avec une expression sinistre.

Lorsqu'il reparut, portant un bol de faïence ébréché dans lequel flambait l'alcool, cette lueur bleuâtre prêtait à son hideux visage, encore plus blême, un aspect vraiment infernal.

Surexcitée par ce nouveau breuvage, l'ivresse des Vampires atteignit une sorte de frénésie étrange.

On eût dit qu'eux aussi, comme tout à l'heure le punch, ils flambaient.

Puis, de même que le punch s'était éteint, leurs voix, leurs regards s'éteignirent.

Une énervante torpeur s'appesantissait sur eux. Ils semblaient lutter en vain, et dans le nuage de fumée qui les enveloppait sur leurs faces livides, on entrevoyait comme des crispations d'agonie.

Quelques-uns voulurent crier, leur bouche resta muette ; d'autres tentèrent de se lever, mais sans y parvenir ; tous enfin, comme terrassés par une main invisible, ils roulèrent, ils tombèrent, ceux-ci sur la table, ceux-là dessous.

Frémissant et hagard, le cabaretier les regardait, en reculant avec terreur vers la muraille.

Enfin le Chat-Noir, s'enhardissant peu à peu, s'approcha d'un de ses hôtes, et, d'une main tremblante encore, souleva ses doux bras, puis les laissa retomber, inertes, comme ceux d'un cadavre.

Le Chat-Noir ne put se défendre de frissonner.

Mais, ne tardant pas à se remettre, il alla fouiller successivement toutes les poches, il en fit passer le contenu dans la sienne.

C'était un homme d'ordre, que ce Chat-Noir, il voulait que rien ne fût perdu.

Un profond silence régnait

—Personne encore, —se dit le Chat-Noir, —attendons !

Pour prendre patience, il alla chercher une pince de fer, gagna le bord du canal, et se mit à casser la glace.

Cette besogne achevée, comme il rantrait dans sa tanière, une ombre se dégagea du brouillard, une main frappa sur son épaule.

Il se recula vivement, épouvanté.

—Poltron ! —ricana le noir fantôme, —ne me reconnais-tu donc pas... c'est moi.

—Antonio ?

—Oui... ton confrère de l'allée des Veuves, et, qui plus est... l'envoyé du maître. Est-ce fait ?

—C'est fait.

—Voyons ?

Le Chat-Noir ouvrit la porte, et fit passer Antonio devant lui.

Antonio regarda, examina les six dormeurs.

Puis d'une voix sourde :

—Sont-ils bien morts ?

—Oui. C'est un merveilleux poison que celui que tu m'apportés... il frappe comme la foudre.

—Et tu l'as très-habilement administré, maître Orsini... le chef t'en remerciera tout à l'heure.

—Il est donc de retour... il va donc venir ?

—Sans doute. Il a voulu s'assurer par lui-même que ses ordres seraient ponctuellement exécutés.

—Ils le sont. De toute la bande, il ne reste plus que nous deux.

—Nous deux... nous partirons dès demain pour l'Amérique avec la somme promise, et là-bas nous vivrons en bons bourgeois, tranquilles comme Baptiste. Les morts ne parlent pas.

—Mais lui, le maître ?

—Il reste à Paris, je le crois du moins, et riche maintenant, il y mènera l'existence d'un grand seigneur, sans avoir rien à craindre des indiscrétions du passé, puisque tous ses complices dormiront du sommeil éternel.

—Tous, non.

—N'aurons-nous pas la bouche close avec un bâillon d'argent.

—Et si jamais ce bâillon venait à s'user ?

—Nous en redemanderions un autre.

—Très-bien. Mais L'écureuil, qui n'a pu venir au rendez-vous de ce soir...

Le maître a besoin de lui pour quelques jours encore. Après quoi, je soupçonne fort qu'il en sera d'Adolphe comme de ceux-ci. Ecoute.

Une voiture s'approchait, s'arrêta.

—Ce doit être le maître, —dit Antonio.

Effectivement, au bout de quelques secondes, on frappa d'une façon particulière, trois coups précipités... puis, après un intervalle, comme un grattement prolongé des ongles.

Le Chat-Noir s'empressa de tirer les verrous.

La vicomte Gaëtan de Morénas et son digne acolyte Frégor parurent sur le seuil.

Ils étaient enveloppés dans de grands manteaux.

Morénas, ainsi que d'habitude, portait un masque.

Antonio devait connaître son visage, mais le Chat-Noir ne le connaissait pas.

Le maître l'interrogea du geste.

Il montra les cadavres, et répondit :

—La glace est cassée... la fosse est prête.

Gaëtan étendit le bras vers le canal.

Les deux cabaretiers saisirent un premier cadavre, le portèrent jusqu'au bord du quai, le firent disparaître dans la cassure.

Puis un second, un troisième.

Au moment où le quatrième allait s'englonter, il y eut dans le lointain, vers les *Vendanges de Bourgogne*, une soudaine clameur, mêlée de chants et d'éclats de rire.

—Hâtons-nous ! —fit Morénas, —il faut les aider, Frégor, afin d'en avoir fini plus vite.

Les deux derniers cadavres furent apportés simultanément, celui-ci par Frégor et par le Chat-Noir, celui-là par Gaëtan et par Antonio.

C'était Gaëtan et Frégor qui marchaient les premiers, portant chacun les pieds d'un cadavre que les deux autres tenaient par les bras.

Arrivés au bord du canal, le maître et le valet s'écartèrent, en se retournant l'un vers l'autre.

Les deux cabaretiers avancèrent encore, et poussant chacun son fardeau.

Les cris joyeux se renouvelèrent.

—Faites vite ! —commanda Morénas, —et pas de bruit... pas de bruit !

Afin de mieux obéir, les deux étrangers fossoyeurs s'agenouillèrent sur la dalle en se penchant au-dessus du trou.

Tout à coup, deux longs stylets, étincelant au milieu des ténèbres, disparurent jusqu'au manche entre les deux épaules du Chat-Noir et d'Antonio qui, tous deux frappés à mort, tous deux précipités dans le canal, y disparurent à la suite de leurs victimes.

Sous l'épaisse couche de glace, il y eut comme un vague clapotement.

Et ce fut tout.

Les huit cadavres étaient ensevelis dans cet immense sépulchre que le froid allait refermer sur eux.

—Enfin ! —dit en se redressant Morénas, —enfin je suis libre !

Frégor se recula prudemment, et répliqua :

—Permettez-moi de vous rappeler, monsieur le vicomte, que je vous connais bien, moi... et que j'ai pris mes petites précautions de sécurité personnelle.

—Oui... je sais, je sais, —balbutia Morénas, devenu songeur.

—Précisons, —poursuivit Frégor avec plus d'assurance, —il y a quelque part, en mains sûres, un certain écrit ayant pour titre : *Histoire du prétendu vicomte de Morénas avec preuves à l'appui*. Si je restais plus de huit jours sans aller rendre visite au cachot de cette dénonciation, le neuvième elle serait remise à M. le procureur du roi. Je n'en suis pas moins monsieur le vicomte, votre très-dévoué et très-respectueux serviteur !

En laquais de bonne maison qu'il était, il salua.

—Dis plutôt mon âme damnée ! —murmura Gaëtan, —mais, en cette qualité, tu m'es essentiel et, par intérêt surtout, je te garde. Sois donc sans crainte. Ce n'est pas de toi, Frégor, que je songe à me défaire... c'est des deux autres, des deux derniers qui savent notre secret.

Ah ! oui... L'écureuil...

—Et Léona. Il faut qu'ils périssent tous les deux, l'un par l'autre.

—C'est convenu, —conclut Frégor, —et puisque vous approuvez mon plan, dans quelques jours ce sera fait.

Tour à tour, le valet comme le maître, ils s'étaient tournés avec un geste menaçant vers l'hôpital Saint-Louis.

Avaient-ils donc découvert la retraite de la Joconde ?

VII

CHASSE A L'ÉCUREUIL.

Glopinet et Voratior après avoir couru longtemps à la poursuite d'Adolphe, finirent enfin par le rencontrer par hasard ils se mirent aussitôt en devoir d'en obtenir les renseignements

désirés mais, Adolphe, renfrogné dans son caban, semblait encore consorver quelques soupçons.

Mais l'ami Voratior parvint à le rassurer, à force d'éloquence.

Il lui rappela les beaux jours de leur enfance vagabonds, et combien lui, Bibi, il était franc, loyal, incapable de conspirer la perte d'un ancien camarade.

—Allons ! qu'avez-vous à me dire... j'écoute ?

—Ce sera un peu long, — fit Voratior, — et l'endroit laisse à désirer sous le rapport du thermomètre.

—Brrrr ! — frissonna Clopinet, — il n'y a vraiment pas moyen de conférer ici... sans chauffage.

—C'est juste, — reconnut Adolphe, — et pour moi surtout, qui suis en convalescence...

—Ah ! tu as été malade ?

—Très-malade... j'ai failli mourir !

—Une inspire ! — s'écria Voratior, — si nous t'offrions un *torillage* amical ?

—Vous ?

—Oui... nous sommes en fonds, grâce à la petite brocante de joujoux que nous pratiquons depuis quelques jours. On te contera cela, mais à table, et dans un cabinet particulier pourvu d'un calorifère, ça va-t-il ?

—Mais où cela ? La police est à mes trousses, et je dois être prudent.

—Bah ! un cabinet particulier, c'est le sanctuaire de la discrétion... et tiens, à deux pas d'ici, au *Rocher de Cancale*, il y a précisément une petite entrée mystérieuse...

—Connu, — fit Clopinet, — j'y conduisis naguère, au temps de ma trop courte splendeur, une certaine figurante...

—Taisez-vous, Narcisse !... — interrompit Voratior, — vous allez devenir indécent.

Adolphe, de son côté, se récriait :

—Au *Rocher de Cancale* ! y songez-vous... avec nos costumes.

—Eh bien, quoi ! — riposta Bibi, — on ne voit de ta personne qu'un caban superbe, et nous deux Clopinet, nous nous sommes fait hommage l'autre jour de ces deux paletots d'occasion, qui sont encore très-chic. De plus, nos cache-nez les rechaussent, et, grâce à nos casquettes de loutre, on nous prendra pour des émigrés polonais... surtout si nous arrivons en sapin... Ça y est-il ? hein ?... je hèle ce fiacre qui passe.

Vainement Adolphe tenta de résister, ses deux compagnons l'entraînèrent, et, quelques minutes plus tard, la voiture de ces messieurs les déposait à l'entrée particulière du célèbre restaurant en question.

On leur attribua un petit cabinet dans lequel, une joyeuse flambée leur souhaita tout d'abord la bienvenue.

Le menu fut immédiatement rédigé par Voratior, et la porte se referma sur le garçon, discret comme le dieu du silence en personne.

Pendant ce temps-là, Narcisse avait offert une chaise à L'écureuil, et en lui disant :

“ Prends un siège, Cinna...”

Il va sans dire que, jusqu'alors, pas un pli de l'impenétrable caban ne s'était encore dérangé.

Lorsqu'enfin Adolphe s'en débarrassa, ses deux compagnons ne purent retenir un cri de surprise.

Non-seulement il était très-maigre et très-pâle, mais encore l'expression de son visage semblait avoir subi une métamorphose complète. La cynique effronterie de son regard s'était éteinte ; le masque vicieux et féroce avait fait place à une physionomie débonnaire et comme honteuse d'elle-même. Il y avait presque de la timidité dans son regard, et ce fut une douce amertume qu'il sourit à l'étonnement des compagnons. Puis, voyant qu'ils n'en pouvaient revenir encore, il leur dit :

—Ah ! j'en étais bien sûr que vous auriez peine à me reconnaître.

—*Quantum mutatus ab illa !* — fit Narcisse.

—Comme tu es changé ! — traduisit sans le savoir, Voratior.

—Physiquement, oui, — répliqua L'écureuil, — mais c'est bien autre chose encore au moral.

—Bah ! — firent ses deux amphitryons dans chaque oeil.

—Je vous l'ai déjà dit, mes amis, j'ai été malade... bien malade ! — répondit-il, avec une expression plaintive, éplorée, presque élogiaque.

—Mais explique-nous donc...

Le garçon reparut, apportant les huitres.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, L'écureuil se leva vivement, et alla vers la fenêtre où, contre les vitres, il tambourina jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

Clopinet et Bibi renouvelèrent leur question.

—Non, — refusa-t-il, — vous d'abord... pourquoi désiriez-vous me retrouver ?... de quoi s'agit-il ?

Voratior regarda Narcisse.

Narcisse lui répondit par ce vers :

“ Les temps sont écoulés, princesse, il faut parler.”

Puis, en prose :

—Va, Bibi... pendant que nous ingurgitons les mollusques.

—Minute ! — répliqua vertement Voratior, — j'en veux ma part... mais ça n'empêche pas les épanchements du cœur, et dans les entre-deux, je jaspinerai... puisque tu me laisses la parole.

—Eh ! bien ? — fit Adolphe après la première demi-douzaine.

—Voilà ! voilà ! — riposta Bibi sans perdre un coup de dent ; — tu nous connais tous, les deux, tu sais que nous sommes d'honnêtes garçons... mais à la longue on se lasse de tout, voire même de la vertu. C'est ce qui nous est arrivé. Tu nous comprendra cela, toi, Adolphe ?

—Hélas ! oui, — soupira mélancoliquement Narcisse.

Il fut interrompu par l'arrivée du potage, et du premier service qu'on apportait en même temps. Tel avait été l'ordre exprès de Voratior.

Adolphe dissimula prudemment son visage derrière sa serviette.

Après une pause, vigoureusement employée par la mastication, Bibi reprit en ces termes :

—Nous en étions là, lorsque les trompettes de la Renommée nous apprirent la véritable profession, ton dernier exploit chez le changeur du Palais-Royal.

O miracle ! Adolphe rougit.

Voratior ne parut nullement s'en apercevoir, il continua :

—Tu pris à nos yeux le prestige d'un *Fra-Diavolo* parisien ; tu devais rouler sur l'or, à travers une existence couleur de rose ! Ça nous fit réfléchir, ça nous tenta...

L'écureuil voulut protester.

—Tu vas nous initier à la vie de truand, nous faire connaître tous tes compagnons, nous raconter leurs prouesses, les tiennes surtout... et pour commencer, l'histoire de la tocante que tu m'as vendue... Hein ? comment te l'étais-tu procurée, scélérat !

Bibi, qui venait d'accentuer ces derniers mots comme une flatterie, souriait de son plus encourageant sourire.

—Ne parle pas de ça ! — gémit Adolphe d'un air étrange, — oh ! ne m'en parle jamais... jamais !

Et, comme saisi d'une douloureuse épouvante, il enfouit sa tête dans ses deux mains crispées.

Les deux amphitryons restèrent stupéfaits.

Il y eut une seconde trêve, occasionnée par la rentrée du garçon, qui reçut l'ordre de ne plus venir que lorsqu'on le sonnait pour le café.

L'écureuil n'avait pas changé de posture.

—Eh bien ? — questionna Voratior, — ah bien donc... qu'est-ce qui te prend... nous ne te comprenons plus... regarde-nous... parle !

Adolphe enfin releva la tête.

Il était d'une effrayante pâleur, et ses yeux brillaient comme ceux d'un possédé.

—Ah ! — fit-il avec un accent farouche, — ah ! vous voulez faire comme moi, malheureux, insensés que vous êtes !... Eh ! bien ! écoutez mon histoire, et que cet exemple vous serve de leçon. La leçon sera bonne !

Il s'était levé, il allait et venait, avec les soubresauts fiévreux d'un épileptique qui sent s'approcher la crise.

—Mais,—hasardèrent ses deux compagnons de plus en plus interdits,—mais notre repas n'est point terminé...

—Terminez-le, vous autres... moi je n'ai plus faim !... mais mangez donc... je recueille mes souvenirs, et je commence.

Il était revenu s'asseoir, en face d'eux, les deux coudes sur la table, et le menton dans une main, tandis que de l'autre il semblait tourmenter son crâne en feu.

En dépit de leur profonde stupeur, Voriator et Narcisse ne se le firent pas répéter une troisième fois. Ils étaient de ceux auxquels rien ne fait perdre l'appétit.

Ce fut ainsi qu'Adolphe débuta tout à coup :

—Je n'ai pas besoin de te rappeler notre enfance, Voriator ; dès ce temps-là, tu étais déjà le meilleur de nous deux. Le vol te répugnait ; tu ne voulais pas, tu ne pouvais pas. Moi, c'était différent ; il semblait que je fusse organisé tout exprès pour faire la guerre au bien d'autrui. Une fatalité ! et puis on me laissait libre à la maison, sans même s'inquiéter si je rentrais, ni comment je parvenais à trouver mon pain. A dix ans, je fumais, dans une pipe culottée, des bouts de cigares ramassés dans la rue, et déjà je me prenais de goût pour la boisson. On trouvait ça drôle, on riait. Oh ! les parents... les parents... s'ils savaient où conduit le vagabondage, et quels sont, pour les enfants qu'on ne surveille pas, ces premiers encouragements du vice ! On commence par se débaucher entre gamins... puis, les meilleurs prenant le chemin du travail, les pires restent seuls, et ne tardent pas à rencontrer les embaucheurs du crime. A dix-sept ans, je subis une première condamnation ; j'en suis à regretter maintenant qu'elle n'ait pas été plus sévère. Lorsque j'eus fini mon temps, mon père et ma mère étaient morts. Il ne me restait plus que quelques parents éloignés ; ils me repoussèrent dans le mal, où je m'enfonçai davantage encore jusqu'à l'âge de la conscription. La conscription, le service militaire, parfois ça relève les jeunes tirés, ça les sauve. Moi j'eus un bon numéro. Pas de chance ! Au lieu de la caserne, ce fut à Poissy qu'on me logea... et cette fois pour un long bail. De plus, avec des compagnons, des professeurs, qui m'achevèrent. Une évasion me refit libre, mais j'étais gangrené jusqu'à la moëlle des os. La bande des Vampires s'organisait alors, j'y entrai, croyant, comme vous tout à l'heure, qu'il ne s'agissait que de voler. Erreur ! c'était un pacte de sang que je venais de signer... c'était parmi des assassins que j'avais rivé ma chaîne.

—Des assassins ! se récrièrent Voriator et Narcisse.

—Oui,—poursuivit Adolphe avec une émotion croissante,—oui, des assassins de profession, et qui ne restent jamais les mains oisives. Leur chef ne le permet pas. Oh ! cet homme... cet homme... je le hais ! Tout d'abord, cependant, je m'efforçai de lui résister ; je dis : Je ne veux pas ?... Et comme je me distinguai d'ailleurs par mon audacieuse adresse, on me permit d'agir à part, sans violence, sans couteau. Mais, soit dans le but de me tenir plus étroitement à sa merci, soit parentèlement infernal, le maître avait résolu que moi aussi, moi comme les autres, je tuerais !... On me fit boire, on m'entraîna, je dus assister à des scènes de meurtre... et, bien que sans avoir jamais frappé moi-même... oh ! non... jamais... les cris des victimes sont restés dans mes oreilles. Je persistais, cependant, j'étais lié. Et puis, il y a dans le sang une sorte de sauvage ivresse. Une nuit enfin, sur les bords du canal, nous étions quatre, y compris le chef... un cabriolet fut attaqué, un homme assassiné... pas par moi... oh ! non, non... je le jure ! Mais je n'en contribuai pas moins à sa mort, et pour ma part dans ses dépouilles, j'eus cette montre que je te vendis, Voriator. Tu l'as revendue, sans doute, et tu as bien fait... elle t'eût porté malheur !

Voriator et Clopinet venaient d'échanger un regard. On arrivait sur le terrain où peut-être ils allaient apprendre le nom des assassins de Pierre Duvernay.

Adolphe s'était arrêté, comme hésitant à poursuivre.

—Eh bien ?—demanda Bibi, tout en s'efforçant de dissimuler l'intérêt qu'il mettait à cette question,—eh bien ! ce mal-

heureux, l'homme du cabriolet, sous quels coups a-t-il donc péri ?

—Ils étaient deux qui ont frappé,—répondit L'Écureuil d'un air sombre.

—Deux... de tes compagnons ?

—Non, un seul.

—Comment ?...

—Un homme se trouva là tout à coup... je ne sais trop comment... car la nuit était noire en diable.

—Cet homme, tu l'as vu ?... tu le connaissais ?...

—Non, te dis-je... il n'était connu que du chef, et le brouillard ne permettait pas de distinguer à deux pas devant soi. Du reste nous avons été contraints de fuir aussitôt le crime accompli. Le seul visage que j'aie pu entrevoir, à la clarté des lanternes du cabriolet, ce fut celui de la victime... et, celui-là, je ne l'ai pas oublié !

Adolphe frissonna, comme s'il revoyait passer devant lui le fantôme du pauvre Pierre.

—Mais,—questionna Narcisse,—le second meurtrier ?

—C'était le maître.

—Oh ! celui-là tu le connais ?

—J'ignore son nom, je ne l'ai jamais vu que sous un masque.

—Bah !

—Ce masque, je n'ai pu le soulever encore... ce mystère, c'est en vain que je me suis efforcé de le découvrir... Mais je me suis juré que j'y parviendrais, et j'y parviendrai, car il faut que je me venge !—répondit l'Écureuil avec l'accent d'une résolution énérgique.

...Bonne idée !—s'empressa d'applaudir Voriator,—idée excellente... et nous t'y aiderons tous les deux, Narcisse et moi, sitôt que nous serons de la bande...

—Quoi !—se récria violemment Adolphe,—eh quoi ! vous persistez !... Mais vous ne m'avez pas compris, malheureux ! Vous savez le reste. Et vous venez me demander de faire de vous deux bandits... Non ! non !... ce serait bien plutôt moi qui vous dirais, si vous en étiez capables : " Aidez-moi, mes amis, à redevenir honnête homme ! "

A ce dernier mot, Narcisse et Voriator se relevèrent tout à coup, se consultant d'un dernier regard.

Il y avait eu tant d'émotion, tant de sincérité dans le récit de L'Écureuil, qu'il était impossible de douter de sa conversion, quelque étrange qu'elle pût paraître.

Bibi se retourna donc vers lui, et franchement joyeusement :

—Tu te trompes, L'Écureuil,—s'écria-t-il,—nous pouvons concourir à ta réhabilitation... et, par ma foi ! comme on le dit dans les mélodrames, il y a le doigt de Dieu dans tout ceci :

—Je ne comprends pas,—fit Adolphe.

—Cartes sur table !—poursuivit Voriator,—nous te montrons le coup, mon pauvre ami ; nous n'avions pas la moindre intention de devenir des sacrifiants... nous sommes et serons toujours deux honnêtes garçons... pas vrai Narcisse !

Cette fois encore Clopinet trouva sa réponse dans le répertoire classique. Arrondissant les bras, et les deux mains sur le côté gauche, il s'écria :

" Le jour n'est pas plus pur que le fond de nos cœurs ! "

—Mais alors,—reprit L'Écureuil,—cette proposition, cette histoire...

—Une simple ruse de guerre,—avoua Bibi.

Adolphe se recula d'un air méfiant et, par un reste d'habitude, avança la main vers l'un des couteaux qui se trouvaient sur la table.

—N'aie donc pas mauvaise opinion de nous,—sourit Voriator,—laisse-moi parler à mon tour... et tu vas voir que nous aussi, comme la bonne sœur de charité, nous n'avons d'autre but que de te mettre dans le bon chemin.

—Explique-toi ?

—Cette montre que je t'avais achetée, quelqu'un l'a recon-

me entre mes mains... ce quelqu'un-là, c'était le fils de l'homme assassiné.

—Alors, je suis perdu !... Non ! car nous avons refusé, car nous refuserions encore de te livrer à sa vengeance. Du reste, je l'avais bien pressenti, ce n'est pas toi qui a frappé son père. Mais tu étais là, tu connais les meurtriers, tu peux nous les faire connaître... Voilà quel était notre plan.

—Bien vrai ?

—Parole d'honneur !

—Mais les dénoncer, ce serait me dénoncer moi-même...

—Attends donc ! j'avais prévu le cas, et mes batteries étaient dressées en conséquence. Parmi les amis de l'homme du cabriolet, parmi ceux qui tiennent à venger sa mort, se trouve un millionnaire, une espèce d'Américain. Il s'engage à te faire passer au-delà des mers, il t'offre vingt mille francs, si tu veux parler... et cela, sans même demander à te voir. Tout se fera par mon entremise et sous ma garantie. Je me constitue ton prisonnier, ton otage, jusqu'au moment de l'embarquement... voire même jusqu'au débarquement, ce qui me procurera le plaisir d'un petit voyage au long cours. Par ainsi tu n'as rien à craindre, et nos vingt mille francs, réunis à la somme que te promet la bonne sœur, te constitueront propriétaire légitime d'un fort joli magot... sans compter le plaisir de la vengeance. Acceptes-tu ?

—Eh ! je ne demanderais pas mieux. Mais, je vous l'ai dit, un des assassins m'est complètement inconnu... et quand à l'autre, le chef des Vampires...

—Ne pourrais-tu, par quelque subterfuge, en arriver à soulever son masque, à découvrir son nom, à nous le livrer ?

—Peut-être. Mais on ne l'arrêterait qu'après mon départ ?

—Accepté... convenu. Quant à l'autre, il me semble qu'en cherchant bien, avec un peu d'habileté, on aurait chance de faire coup double.

Adolphe se frappa le front comme avec une inspiration soudaine. Puis, après un instant de réflexion, il répondit :

—Je vous demande trois jours. Dans trois jours, venez me voir à l'hôpital Saint-Louis.

—Nous demanderons ?

—M. Charles Berthelin. A dans trois jours.

Et Lécureuil s'éloigna sans vouloir s'expliquer davantage.

Mais dès le surlendemain matin, à la villa des Sans-Soucis, Voratior reçut une lettre signée Charles Berthelin, dans laquelle on lui disait :

“Viens tout de suite. Il y va non seulement de la réussite de notre projet, en outre il s'agit de sauver une nouvelle victime.”

—Alerte, Clopinet !—s'écria Bibi,—gardons nous de manquer au rendez vous... alerte !

Et tous deux, au pas de course, ils partirent pour le pavillon Gabrielle.

VIII

LE PAVILLON GABRIELLE.

L'hôpital Saint-Louis, fondé par Henri IV, sur des terrains dépendants de l'ancienne Commanderie du Temple, est l'un des plus spacieux, l'un des mieux aérés, l'un des plus intelligemment administrés de Paris. Une large grille donne entrée dans la première cour, vers le milieu de laquelle s'élève un vaste carré de bâtiments bronzés par le temps, avec des pavillons en briques, de grands toits et de hautes cheminées dans le goût du seizième siècle. Entre ces bâtiments la cour centrale ; extérieurement, tout à l'entour, de belles allées d'arbres et, par-delà d'autres constructions plus modernes, des jardins, tout à l'extrémité desquels, vers la droite, le pavillon Gabrielle, ainsi nommé par la belle Gabrielle, qui fut sa marraine.

D'ordinaire, on n'y reçoit que des hommes. Pour les payantes, tout à l'autre extrémité de l'hospice, il est un second asile spécial. Mais, à l'époque de cette histoire, des réparations le rendaient inhabitable, et, par exception, quelques femmes, au nombre desquelles la Jaconde, se trouvaient au pavillon Gabrielle. La moitié du rez-de-chaussée leur avait été dévolue.

Un double corridor, en forme de croix, subdivise ce rez-de-chaussée en quatre parties égales. Dans le premier couloir, qui aboutit de l'entrée du pavillon à l'escalier, aucune ouverture ; dans les deux tronçons latéraux, des chambres numérotées. Vers la droite, côté des femmes, une porte provisoire, aux vitres dépolies, arrêtait le regard. Vers la gauche, au contraire, il plongeait librement. Mais toutes les cellules restaient closes, hormis une seule qui restait ent'ouverte à dessein. C'était celle qu'occupait Adolphe.

Il était là, on l'apercevait, lisant ou plutôt feignant de lire la *Gazette des Tribunaux*, en réalité guettant l'arrivée de ses deux amis.

A chaque nouveau bruit annonçant une visite, il relevait les yeux, il avançait la tête. Puis, contrarié de ne point voir encore ceux qu'il attendait, il se remettait à l'affût. Son impatience était des plus grandes, elle s'accroissait encore à mesure que l'heure avançait.

Midi sonna.

Est-ce qu'ils n'auraient pas reçu ma lettre ?—murmura Lécureuil de plus en plus anxieux,—est-ce qu'ils ne viendraient pas ! Oh ! malheur, alors, malheur !

Pour tromper son attente, il s'enveloppa dans sa houppelande d'hôpital, il sortit dans le jardin.

Mais Lécureuil restait insensible à toutes ces joies. Tout en piétinant avec une fiévreuse inquiétude, il répétait :

—Personne encore, personne !

Cependant Voratior et Narcisse étaient en chemin ; on sait qu'ils avaient de bonnes jambes.

Au moment même où ils allaient atteindre la porte de l'hôpital, une voiture de maître s'y arrêta.

—Tiens !—fit Bibi,—il me semble que je reconnais ce carrosse ?

Une jeune femme en descendit.

Elle entra ainsi. Sur son passage, les surveillants s'inclinèrent.

De plus en plus intrigués, Narcisse et Voratior voulurent s'élaner sur ses traces.

Mais on les arrêta pour les fouiller, suivant l'usage.

Durant cette formalité, ils demandèrent M. Charles Berthelin.

—Pavillon Gabrielle,—leur répondit-on.

—Connu,—répliqua Bibi,—mais l'itinéraire s'il vous plaît ?

—Suivez cette dame, elle y va.

Nos deux amis ne se le firent pas répéter deux fois.

Tout en se rapprochant de celle qui sans le savoir, leur servait de guide, ils l'examinèrent curieusement,

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, elle était grande et svelte. Il y avait dans son allure, élégante et digne, une sorte de mélancolie rêveuse. Quant à sa toilette : une robe de soie pensée, un manteau de velours noir, un chapeau de velours noir aussi, avec des rubans pareils à la robe. Dans le choix de ces couleurs, il y avait également quelque chose de triste ; c'étaient presque un vêtement de deuil.

Lorsque Voratior l'eut dépassée, il se retourna pour regarder son visage.

Ce visage se déroba sous une épaisse voilette de dentelle.

—Ah ! je te connaîtrai, beau masque !—murmura Bibi.

Il revint brusquement à la rencontre de l'étrangère, et s'approchant, se penchant :

—Le pavillon Gabrielle, madame ?—demanda-t-il avec un gracieux salut.

Pour toute réponse, la jeune femme étendit sa main gantée vers le pavillon qui ne se trouvait plus qu'à quelques pas de là.

Et, sans ralentir sa marche rapide, elle passa outre.

Tout ce qu'avait pu entrevoir Voratior, c'était une grande pâleur et de superbes yeux noirs.

—Pas méche !—fit-il en se recouvrant de sa casquette,—mais je te dirai comme Buridan à Marguerite : A toi la première partie, mais à moi la revanche !

Il voulut reprendre sa course.

Adolphe l'arrêta.

— Enfi ! — disait-il avec joie, — enfin vous voilà. Le temps presse, venez !

— Minute ! — riposta Bibi, — guigne un peu de l'œil cette dame violette, et dis-nous ce qu'elle vient faire ici ?

— Quelque œuvre de charité sans doute, — répondit Adolphe, — c'est l'amie de la bonne sœur, c'est ma bienfaitrice.

— Mais qui est-elle ? ... son nom ?

— Je ne le sais pas. Elle ne m'a jamais parlé, je ne l'ai jamais vue que de loin, et comme tout à l'heure, à travers son voile.

— Mystère ! — conclut Vinator.

— Hâtons-nous ; — reprit Adolphe, — il faut que je vous parle à l'instant, mais dans ma chambre, et sans que personne puisse nous entendre... hâtons-nous !

Au moment même où ils pénétraient tous les trois dans le corridor, la porte aux vitres dépolies se referma sur l'inconnue.

Plus heureux que Vinator, qu'Adolphe entraîna vers l'autre couloir, nous allons rouvrir cette porte et nous introduire à la suite de la jeune femme voilée, dans le compartiment des payantes.

Un livre est ouvert devant une sœur de charité, la sœur surveillante qui, le coude sur la table, le front dans sa main, les genoux glissant à demi de la chaise de paille sur laquelle elle est assise, prie en silence pour les pauvres malades placés sous la sauvegarde de son dévouement.

C'est une toute jeune religieuse, — guère plus de vingt ans, — et très belle. Rien de pur comme son front, non moins blanc que le bandeau qui l'encadre ; rien de doux et de bon comme son visage, au teint mat et presque incolore, mais qui conservait néanmoins une sorte de fraîcheur enfantine. Ses traits rappellent ceux de la Vierge vers laquelle se relève parfois son regard fervent ; ses yeux sont bleus et limpides comme ceux que l'on rêve aux anges. Tout respire en elle le calme, la sérénité, la franche joie du devoir accompli, la béatitude. C'est vraiment une élue de Dieu, c'est une sainte.

Au bruit de la porte, elle s'est tournée vers la visiteuse, et lui tendant à la fois les deux mains :

— Germaine ! ... — s'écria-t-elle avec un joyeux étonnement.

— Ah ! ... c'est toi, ma chère Germaine !

La fille de Guillaume, — car c'est bien réellement Germaine Duvernay, — s'empressa de répondre à l'appel de ces deux charitables mains qui lui souhaitaient la bienvenue. Puis, relevant son voile, elle embrassa avec effusion la religieuse en lui répondant

— Bonne année, sœur Bernardine !

— Oui, — répliqua en souriant celle-ci, — la sœur des pauvres, la sœur de tous, mais d'abord la tienne, comme autrefois, au couvent, lorsque nous étions petites filles, et que nous nous aimions de si bon cœur :

— Mais j'espère bien, Bernardine, qu'il en est encore de même

— Et qu'il en sera toujours ainsi, n'est-ce pas Germaine ?

Elle la fit asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la petite table.

Il y eut un instant de silence, durant lequel elles s'entre-regardèrent toutes les deux.

Dans les yeux bleus de la religieuse, rien que du contentement ; dans les yeux noirs de Germaine, une triste amertume.

— Pauvre Bernardine ! — murmura-t-elle enfin, tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

— Oh ! oh ! — fit avec un doux enjouement la sœur grise, — comme tu me dis cela d'un air lamentable. Est-ce que, par hasard, tu t'apitoyerais sur mon sort ? ... est-ce que tu me plains ?

— Dame, — répliqua la fille de Guillaume, — quand je pense à ce que tu étais autrefois, la plus jolie et la plus riieuse de nous toutes. ... quand je cherche à recouvrer sous cette lourde robe sombre ta fine taille aux mouvements si gracieux... et, sous ce froid bandeau, tes magnifiques cheveux blonds qui semblaient dorés par le soleil... quand je me rappelle que tu étais riche et que tout dans l'avenir te souriait... oh ! je ne puis me défendre d'avoir le cœur triste et de pleurer !

— Garde-t'en bien ! — se récria vivement la sœur grise, — si

tu pouvais comprendre, si tu savais combien je suis heureux ! Germaine essuya ses larmes, sourit à son tour, et se déclara tant vaincue :

— Soit, — dit-elle, — je te félicite et je t'admire, je t'envie... et qui sait, un jour, bientôt peut-être, je suivrai ton exemple.

— Oh ! toi, c'est bien différent. Tu as placé ton idéal ailleurs, tu aimes quelqu'un.

— Oui... mais je ne suis pas aimée...

— Tu le seras... je l'espère ?

— Jamais !

Germaine, douloureusement oppressée, laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Pardon ! — reprit Bernardine en se rapprochant d'elle, — pardon, mon amie, ma sœur... je n'aurais pas dû te rappeler cela... mais tu m'as confié ton secret... et j'ai voulu te consoler... t'encourager... c'est ma mission, c'est mon rôle.

La fille de Guillaume ne répondit qu'en essayant de sourire, mais ce sourire laissait d'avantage encore deviner toute l'étendue de son désespoir.

— Voyons, — reprit la sœur grise, — parlons d'autre chose. Pourquoi es-tu venue me voir ce matin... dis ?

— Je t'apporte tes étrennes.

— Des étrennes, à moi ?

— Pour tes pauvres.

— Oh ! j'accepte alors et de grand cœur, donno...

Et comme Germaine lui tendait une bourse, entre les mailles gonflées de laquelle brillait l'éclat de l'or.

— Mais, — reprit Bernardine en pesant cette bourse dans sa main blanche, mais c'est bien lourd... il y a dedans une somme importante !

— Oublies-tu donc que je suis riche maintenant... et veux-tu te réserver à toi seule le plaisir de la charité.

— Nullement ! je ne suis pas égoïste. L'amour du bien c'est comme l'amour maternel : chacun en a sa part, et tous l'ont entier. Merci.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi donc encore ?

— Ne m'avais-tu pas demandé un lot pour cette nouvelle œuvre de bienfaisance ?

— Ah ! oui, notre grande loterie, pour les convalescents des hôpitaux. Tu m'avais promis un ouvrage quelconque, un rien.

— Je n'ai eu ni le temps ni le courage de travailler ; mais ces convalescents y gagneront, je t'apporte ceci.

Germaine venait de reprendre le petit tableau qu'elle avait posé à terre, dans l'angle voisin de sa chaise, elle le plaça sur la table, en l'adossant à la muraille.

Oh ! la ravissante peinture ! — s'écria sœur Bernardine, — quel en est l'auteur ?

Germaine montra du doigt la signature de l'artiste.

— Henri, — lut la sœur grise, — Henri Duvernay ! Mais il a beaucoup de talent, sais-tu bien ?

Les autres commencent seulement à s'en apercevoir, mais il y a longtemps déjà que je le savais, moi...

— C'est lui qui t'a donné ce tableau ?

— Non. Je l'ai acheté chez Susse, et c'est par un journal que j'ai appris qu'il était là.

Dans cette dernière réponse, il y avait eu une amère tristesse.

— Pauvre Germaine ! — fit Bernardine, — mais pourquoi ne pas le garder au moins, comme un souvenir de lui ?

— Telle était mon intention... mais, je ne sais pourquoi, ce tableau a déplu à mon père. Sa vue lui faisait mal... Est-ce parce qu'Henri a refusé ses bienfaits, probablement. J'ai dû céder et le faire disparaître. Pouvais-je mieux le placer qu'en une bonne œuvre.

— Il va doubler la valeur de notre loterie. Merci encore. Oh ! va, je suis bien contente.

— Alors, je ne regrette plus mon sacrifice. Parlons maintenant de tes protégés. Ce grand coupable repaissant, qui te doit sa conversion, et qu'il s'agit de faire passer en Amérique ?

— Dans quelques jours j'espère qu'il sera en état de partir ;

nous pouvons toujours compter sur toi pour les frais de voyage ?

—Toujours. Et cette pauvre femme, la folle ?

—Elle est à peu près guérie de sa blessure, elle commence à reprendre des forces. Mais quant à sa raison, je crains bien qu'elle ne soit à jamais perdue.

—C'est donc une démente complète ?

—Non, c'est une folie inoffensive et douce, une monomanie toute particulière, une idée fixe.

—Quelle idée ?

—Elle veut absolument sortir d'ici, retrouver quelqu'un qui l'intéresse uniquement, et à qui elle veut révéler un grand secret.

—Ce service... ce secret ?

—Impossible de deviner. Lorsqu'on l'interroge à cet égard, elle se tait soudainement, et si l'on insiste, elle s'irrite, elle a peur.

—Mais cette personne dont le souvenir l'absorbe ainsi, la nomme-t-elle ?

—Oui, constamment... mais rien que d'un nom de baptême, et, par un singulier hasard, ce nom...

—Pourquoi t'arrêter ? eh bien, c'est...

—Henri.

Germaine eut un mouvement de surprise. Puis, avec un accent songeur comme celui d'un pressentiment :

—On la voit donc ?

—Depuis déjà plus de quinze jours, elle sort de sa chambre, elle se promène dans le jardin, dans les corridors, causant avec les internes, avec les infirmiers, avec les convalescents... tiens ! surtout avec notre grand coupable auquel elle témoigne une confiance toute particulière ; il lui promet de la ramener auprès d'Henri.

—Je désirerais parler à cette femme,—dit Germaine,—conduis-moi vers elle.

—Inutile, elle va venir ici... attends.

Sœur Bernardine se leva, fit quelques pas dans le couloir, ouvrit une porte, et du geste, plus encore que de la voix, appela Léona.

Elle apparut aussitôt sur le seuil.

—Qui m'a appelée ? — demanda-t-elle d'une voix harmonieusement émue, d'une voix toute italienne, — est-ce qu'il vient d'arriver enfin ?... est-ce qu'enfin je vais le revoir... Henri !

Mais, après avoir regardé tout à l'entour d'elle, la joie s'effaça de son visage ; ses deux mains retombèrent, et prête à rentrer dans sa cellule ; elle murmura tristement ces deux mots :

—Pas encore !

—Venez ! — fit doucement sœur Bernardine, — venez donc, Léona... ne me reconnaissez-vous pas ?

—Si fait ! — répondit la jeune femme qui, comme attirée par cette voix amie, s'était lentement avancée vers la jeune religieuse, — oh ! si fait, Bernardine... sœur Bernardine... Vous voyez bien que je ne vous ai pas oubliée... vous êtes bonne... bien bonne... et je vous aime... mais vous me défendez de sortir pour aller le rejoindre... et ça me désespère, voyez-vous... ça me fera mourir !

Dans ces derniers mots, il y avait eu comme une enfantine bonderie, d'une indicible grâce.

—Courage ! — répondit la sœur grise, — courage, pauvre femme... il faut vivre au contraire, vous laissez bien soigner par nous, et quand vous serez redevenue forte, raisonnable, eh bien... on vous rendra votre liberté.

—Bientôt ?

—Oui.

—Je le reverrai alors ! je pourrai lui parler, lui tout dire...

—Sans doute.

—Oh ! merci... merci.

Léona venait de s'emparer des deux mains de Bernardine, elles les embrassa.

Puis, tombant dans une vague rêverie, elle se mit à jouer avec le bout de sa cordelière tout en murmurant par intervalles :

—Henri... Henri... mon cher Henri.

Germaine fit un mouvement pour s'avancer, Bernardine l'arrêta du geste.

Léona continuait de parler à demi-voix ; elles écoutèrent.

—Henri ! — disait la pauvre folle en poursuivant son rêve, — il y a un homme qui m'a promis de me mener vers lui... Cet homme, quand il viendra me dire : " Il vous attend, il est là, venez..." Oh ! je le suivrai, cet homme... fût-ce au milieu de la nuit... fallut-il marcher sur des charbons ardents, à travers des flammes !

—Mais vous tenez donc bien à lui parler ? — hasarda Bernardine.

—Vous ne savez donc pas ! se récria Léona, — il a été dépouillé, volé... il est pauvre... et je puis lui faire restituer sa fortune.

A cette révélation, qui pouvait s'attribuer à son cousin, la fille de Guillaume s'avança tout à coup.

La folle se leva, se recula, avec une surprise inquiète.

—Parlez ! — fit Germaine, — apprenez-moi ce secret, et je vous jure...

—Un secret ! — interrompit brusquement Léona, — qui vous a dit qu'il y eût un secret... il n'y a pas de secret... sinon pour lui, pour lui seul.

Puis, comme Germaine allait insister :

—Laissez-moi ! laissez-moi seule avec Henri... je le vois... je lui parle... oh ! il a bien fait de venir, Henri... écoute... écoute !

Elle se prit à marcher dans le corridor, et, comme s'appuyant au bras d'un être invisible, elle murmurait d'inintelligibles paroles.

—Étrange ! — pensa à demi-voix Germaine, — c'est bien étrange !

—N'est-ce pas ? — fit sur le même ton la sœur grise.

—Tâche donc de l'interroger, de savoir...

—Impossible, te dis-je. Et d'ailleurs, quelle apparence qu'il s'agisse de ton cousin...

—Je ne sais... mais ce rapprochement, l'instinct de mon cœur, une sorte de pressentiment...

—Allons, ne vas-tu pas aussi devenir folle. Mais songe donc qu'il y a par le monde des milliers d'individus qui s'appellent Henri.

La bonne sœur s'approcha de la pauvre insensée, elle lui dit de douces paroles, elle parvint à dominer son accès de délire.

Léona enfin se releva, tranquille et souriante ; elle avait tout oublié.

Mais, au moment de rentrer chez elle, elle remarqua le rayon printanier qui tombait sur la haute fenêtre, elle s'écria tout à coup :

—Du soleil ! Oh ! c'est bon, c'est beau, le soleil ! et puis je rencontrerai peut-être au jardin cet homme qui parle de me ramener vers Henri. Je veux aller au jardin... au jardin !

Elle se dirigeait vers la porte de sortie.

Germaine dit à Bernardine :

—Ne crains-tu pas que dans cette situation d'esprit...

—Non, la crise est passée. Suivons-la ; d'ailleurs, je te reconduirai par la même occasion. A bientôt, Germaine !

—Oh ! oui, je reviendrai... pour avoir le mot de ce mystère.

—Je t'y aiderai... compte sur ton amie, — répliqua la sœur grise.

Et elles sortirent à leur tour.

FIN

L'épisode qui fait suite à pour titre *Le Sacrifice de Germaine*.

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 RUE ST-LAURENT

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE SEMAINE DE CARNAVAL

GRANDE VENTE SPECIALE DURANT LA SEMAINE DU CARNAVAL

Toutes nos soies noires gros grain, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins merveilleux, noirs et couleurs, réduits de 50 pour cent. Toutes nos soies de couleurs, carreautes et rayées, réduites de 50 pour cent. Tous nos satins Rhodamas dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent. Tous nos velours soies unis et brochés, réduits de 50 pour cent. Tous nos velveteens noirs et couleurs, réduits de 50 p. c. Tout nos pluches de soies noires et couleurs, réduites de 50 pour cent.

SPECIALITE POUR LA SEMAINE DU CARNIVAL - 4000 verges satins brochés, dans toutes les nuances fashionables, à être sacrifiés à la moitié de leur valeur. Couvertes de couleurs, tiques, ceintures, bas et mitaines pour appareiller, à être clairés à 50 cts p. c.

VENTE SPECIALE POUR LA SEMAINE DU CARNAVAL - Tout notre grand assortiment de gants de kid, doubles et non-doubles, gants cachemires et mitaines, tous dans les nuances les plus recherchées, à être clairés à 50 cts dans la plastro.

LAINAGES POUR LE CARNAVAL - Les nuages, fascinateurs, châles, capines, bas, mitaines, etc., réduits de 50 pour cent. Tous nos cachemires de notre propre importation, dans toutes les couleurs, réduits de 50 pour cent.

Grande vente sans réserve durant le carnaval, de tous manteaux, ulsters, dolmans et peletots. Aussi tous tweeds, matelassés ottoman et sealettes, à une réduction spéciale de 50 pour cent. Grande vente exceptionnelle de tapis et prélatris, rideaux, pôles, rags, matras et fournitures de maison pendant la semaine du carnaval, à une réduction de 50 pour cent.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le
Bouchon et sur l'Etiquette.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

**No 865, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL**

Les dames et les messieurs trouveront toujours dans
cette florissante maison le choix le plus varié de
montres en or et en argent, payable à la semaine,
aussi bon marché que pour du comptant.
On sollicite une visite.

ETABLIE EN 1863

G. CONSTANTINEAU

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition
1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une
visite chez

L'ABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

PERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils
ne bravaient aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Cadenas Tricolore.

A BONNEZ-VOUS LE MONDE Politique, commercial, industriel, littéraire et agricole.
Bureaux et ateliers, 1650 rue Notre-Dame, Montréal.
Le journal Le Monde possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Presse de.
L'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro littéraire du samedi, à 8 pages, un an, \$3.00, 6 mois,
\$1.50, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grandes pages. Résumés fidèles de notre
édition quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c. invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les
semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du Monde, acquis à grand frais, sont toujours de la
plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en
1 franc et coûtent de 3 à 4 centimes chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er
février 1937, payera ses arriérés et une année en avant, de même que pour les nouveaux, recevra en récom-
pense une des magnifiques brochures suivantes: *L'Empoisonnement*, *La Mort qui parle*, *L'Homme du nom*, *La
Femme future*, *La Vie Riel*, au choix des abonnés. — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier
1937, le Monde publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Ilustrations dans le feuilleton
et grandes de couleur stances. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré.
Conditions pour les villes—Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez
LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement

UN CENTIN LE NUMERO.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLÉE AUX PRIX SUIVANTS

**UN AN, \$2.50 (STRICTEMENT PAYABLE
D'AVANCE) SIX MOIS, \$1.25**

LE NUMERO, 5 Cents

POIPIER, BESSETTE & CIE — EDITEURS-PROPRIETAIRES

Premiers de la circulation de LA PRESSE

Boite B. P. No. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS DE LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

VOLUME I

- 1 La Goulette Mystérieuse.
- 2 Un Revenant.
- 3 La Jeune Sibérienne.
- 4 La Femme au Doigt Coupé.
- 5 Les Trois Chercheurs de Pistes.
- 6 La Forêt Noire.
- 7 Tolla.
- 8 L'Abîme.
- 9 Le Banquier des Pirates.
- 10 L'Archipel en Feu.
- 11 Tancrède de Rohan.
- 12 Nora.
- 13 Le Petit Vieux des Bateliers.
- 14 Une Passion Indienne.
- 15 L'Eparade Cynthia.
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue.
- 17 L'Héritier du Désert.
- 18 La Robe Blanche.
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard.
- 20 L'Incendiaire.
- 21 Un Duel au Désert.
- 22 Le Pêcheur de Péric.
- 23 Les Frères de la Côte.
- 24 Les Voleurs de Choyaux.
- 25 La Chasse aux Brigands.
- 26 Le Peau Rouge.

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne.
- 2 Le Chevalier de Lanoy.
- 3 Le crime de Pierre-Site.
- 4 La Révélation.
- 5 Colomba.
- 6 La Veillée Corro.
- 7 Le Fou Yegé.
- 8 L'Invasion.
- 9 Le Combat de Fa-Konstein.
- 10 Un Enlèvement sous la Hélice.
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique.
- 12 La Fille de Marcorad.
- 13 L'Héritier Fatal.
- 14 Le Jeune Homme.
- 15 Le Diamant Caché.
- 16 Conville.
- 17 Le Te-Lanet du Commanneur.
- 18 Une Famille Corca.
- 19 La mort de Pierre Duvernoy.

LA PRESSE

JOURNAL INDEPENDANT — QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Contient les meilleurs renseignements et possède la plus grande circulation.

Edition Quotidienne, \$3.00 par année.

Edition Hebdomadaire, \$1.00 par année.

PAYABLE D'AVANCE